

Emily BLAINE

Amis ou
amants ?



HARLEQUIN
ROMAN

EMILY BLAINE

Amis ou amants ?

Nouvelle



Allongée sur le canapé, je tentais de m'habituer au silence, au calme parfait que m'offraient désormais mes soirées. Il n'y avait plus ce bourdonnement intempestif et perturbant des conversations qui m'empêchait de réfléchir. Il n'y avait plus cette agitation frénétique, ce mouvement cadencé des allées et venues dans la maison. Maintenant, quand je rentrais chez moi, seul le silence m'accueillait, et mes yeux accrochaient immédiatement le répondeur du téléphone fixe.

Je savais qu'il n'appellerait pas sur mon portable. C'était bien trop risqué, même pour lui. Malgré sa douce folie, malgré son ego de la taille de l'océan Pacifique, malgré son succès inégalé auprès des femmes, Tyler Tanner n'aurait jamais pris la décision dangereuse de composer mon numéro de portable.

Parce que j'aurais répondu. Parce qu'il n'aurait sûrement pas su quoi me dire. Parce qu'il n'aurait pas gagné. Et Tyler Tanner gagnait toujours. Il obtenait ce qu'il voulait, coûte que coûte. Cela s'appliquait aussi aux femmes. Demandait-il au moins leur prénom ? J'en doutais maintenant. Au vu de son départ en catimini de ma chambre, je savais que Ty maîtrisait l'art de la fuite. Je m'étais voilé la face sur ce sujet, persuadée qu'il ne pouvait pas être un de ces hommes qui agissaient comme un goujat.

Réaliser que votre meilleur ami est un idiot, doublé d'un goujat, n'est pas réjouissant.

Toutes ces femmes devaient repartir avec la sensation d'avoir passé un bon moment, pendant que lui s'appliquait à oublier chacune d'elles dès que nous arrivions dans une nouvelle ville.

Tyler Tanner avait fait partie de ma vie pendant près de cinq ans. Cinq longues années pendant lesquelles je l'avais vu devenir une star, pendant lesquelles je l'avais vu m'ignorer de plus en plus, comme s'il prenait ses distances. Jusqu'à cette nuit où il avait frappé à ma porte et où nous avons fini par faire l'amour. Maintenant, il me punissait d'être partie. Tyler agissait comme si nous étions désormais de parfaits étrangers.

Tyler Tanner avait fait partie de ma vie pendant près de cinq ans, cinq longues années pendant lesquelles je l'avais vu devenir un homme odieux, cruel et mesquin. Je me souvenais encore de chaque détail de notre rencontre, de son sourire ébréché par une vieille cicatrice, et de son regard gris acier.

Ce seul souvenir me faisait encore sourire. Un souvenir qui avait peu à peu été grignoté par d'autres, moins lumineux, et que j'avais dû cacher dans un petit coin bien protégé de ma mémoire.

J'avais décidé de partir quand son regard avait viré couleur ciel d'orage. Il n'était pas prêt à assumer notre relation. J'étais amoureuse de lui, et lui ne m'avait accordé qu'une seule nuit.

Frustrant et cruel.

— Claire ?

Je me redressai sur le canapé et repoussai le plaid sur mes jambes. Je passai une main sur mon visage, émergeant de mon demi-sommeil nébuleux. Dans un grognement, je constatai que je m'étais encore endormie sur le canapé. J'étirai mes muscles endoloris et allai à la rencontre de Diane, ma colocataire.

— Tu rentres tard, dis-je dans un bâillement.

— Longue soirée. J'ai raccompagné Lara chez elle. Elle était incapable de coordonner ses jambes, ses pieds. Et son corps de manière générale. Cette fille ne supporte pas le champagne, soupira-t-elle.

Elle retira la pince qui maintenait sa longue et tumultueuse chevelure rousse et posa sa veste sur un dossier de chaise. Diane m'avait accueillie ici sans poser de questions. Je m'étais présentée à sa porte, en pleine nuit, le visage ravagé de larmes, mon jean humide collé à mes cuisses. Elle s'était simplement écartée de la porte et m'avait sorti des vêtements secs.

Ma première nuit chez Diane avait été l'antichambre de l'enfer. Tremblant de tous mes membres, j'avais rejoué chaque minute de ma soirée avec Tyler, analysé chacun de ses mots et douté un millier de fois de ma décision.

Diane m'avait connue avant Tyler, quand, jeune et insouciante, je gambadais dans le jardin de mes parents pendant qu'elle buvait un café avec ma mère. Depuis la mort de maman, Diane était devenue ma mère de substitution... à la seule différence qu'elle ne m'avait jamais posé de question sur Tyler. Rien que pour cela, je lui étais éternellement reconnaissante.

— Tu n'es pas sortie ? demanda-t-elle en détaillant ma tenue froissée.

— Non. J'étais fatiguée.

Elle accrocha son parapluie à une patère. Je me triturai les mains, soudainement mal à l'aise. Diane n'avait pas posé de questions, certes, mais elle pouvait demander un début d'explication à mon comportement.

— Ça fait presque trois mois, me fit-elle remarquer.

Dans sa voix, tinta un soupçon de reproche qui me surprit. J'occupais la chambre d'amis de son petit appartement depuis mon arrivée. Peut-être était-il temps de chercher ailleurs.

— Tu veux que je parte ? demandai-je, hésitante.

— Bien sûr que non. Je voudrais plutôt que tu remontes la pente. Tu sembles si éteinte.

— J'ai pris la bonne décision, répondis-je.

— Dit-elle en boucle pour s'en convaincre.

Je croisai les bras sur ma poitrine et, mués par l'habitude, mes yeux se portèrent sur le répondeur. Toujours rien. Je ravalai la pointe d'amertume qui m'envahissait. Je détestai l'idée que Tyler ait fait de moi cette fille si fragile. Penser à lui relevait du masochisme primaire : une douleur intense et irradiante, mais qui me faisait sentir incroyablement vivante.

Le regard de Diane suivit le mien et elle poussa un nouveau soupir.

— Il ne sait pas où tu es, comment veux-tu qu'il appelle ?

— Il sait où je suis.

Diane arqua un sourcil, surprise. Elle ne connaissait pas Tyler, elle ne savait pas à quel point ma décision avait été aussi douloureuse que nécessaire.

— Donc tu ne veux pas qu'il appelle, mais tu n'attends que ça ?

— C'est compliqué. Veux-tu que je te prépare un sandwich ? Il reste du poulet.

Elle entoura mes épaules de son bras et m'attira contre elle avant de me guider vers le salon. Les pointes de ses cheveux étaient humides de pluie et je devinai un reste persistant de son parfum fruité, parfum inchangé depuis plus de vingt ans.

— Je viens de m’empiffrer de dizaines de petits-fours. En particulier, ceux au chorizo.

Elle m’offrit un sourire tendre et hocha la tête. Elle nous fit asseoir sur le canapé et prit ma main dans la sienne. Mes pieds nus s’enfoncèrent dans le tapis moelleux, pendant que la pluie redoublait d’intensité contre la fenêtre. Je rivai mon regard vers l’extérieur.

La pluie me faisait invariablement penser à Tyler.

— Tu ne pourras pas te cacher ici jusqu’à la fin de ta vie, dit doucement Diane.

— Je ne me cache pas.

— Je sais. Tu cicatrisés.

Je ravalai un rire, qui masquait très mal mon humeur maussade et les larmes qui envahissaient mes yeux. Diane n’avait aucune idée de ce que je ressentais. J’aurais aimé parler de Tyler comme d’une blessure superficielle. Depuis que j’avais claqué la porte, abandonnant derrière moi un Tyler furieux et stupéfait, je me sentais vide, comme si, en cinq ans, j’avais grillé toute mon énergie.

Tyler n’était pas une cicatrice. Tyler était dans chacun de mes souvenirs, dans chaque goutte de pluie qui s’écrasait contre la vitre, dans chaque note de musique que j’écoutais.

La main de Diane se resserra sur la mienne. Sa façon à elle de me reconforter. Je n’étais de toute façon pas en état de subir un long discours moralisateur et bienveillant. Un nouveau rire nerveux me secoua. Pendant longtemps, quand j’étais déprimée, triste ou agacée, la seule voix de Tyler — cette voix éraillée et puissante qui faisait vibrer les foules — avait suffi à m’apaiser.

— Que dirais-tu de venir m’aider demain ? proposa Diane.

— Tu veux que je refasse des petits-fours ?

— Pourquoi pas ? Je pourrais les proposer en dégustation. Ou on peut réfléchir au sandwich du jour.

Je reniflai de manière peu élégante et essuyai mon nez du dos de la main. Diane passa une main apaisante dans mon dos. Ce simple geste suffit à me rasséréner. Je pouvais le faire.

Je pouvais survivre à Tyler.

Diane se redressa et je lui emboîtai le pas quand elle quitta le salon. Nous gagnâmes nos chambres respectives. Je savais que je n’avais pourtant aucune chance de m’endormir avant une bonne heure.

— Dernière chose, précisa Diane en fronçant les sourcils. Si je te revoie dans ce truc informe — elle désigna mon bas de jogging informe —, je le brûle.

— Mais...

— Et je le brûlerai sur toi.

Elle m’embrassa rapidement sur la joue, un sourire mutin sur les lèvres et referma la porte de sa chambre, me laissant consternée dans le couloir. Je tirai sur le tissu trop lâche de mon pantalon gris. Peut-être, en effet, qu’il était temps de m’en débarrasser.

Je rejoignis ma chambre. Un simple coup d’œil sur la décoration donnait un aperçu de mon humeur : des murs blancs, un lit parfaitement fait et ma valise, encore ouverte, encore lestée de quelques vêtements. Je réalisais seulement maintenant que je ne parviendrais certainement jamais à la vider totalement.

— Merci, Tyler, murmurai-je, avec amertume, tout en passant une main sur mon visage.

La vie en tournée m’avait appris à voyager avec le minimum sans jamais m’installer réellement. Même quand nous étions à la maison — une bâtisse immense qu’avait achetée Tyler et dans laquelle, en tant que cuisinière et meilleure amie, j’avais le grand privilège de vivre —, j’avais toujours la sensation que nous étions sur le départ, prêts à prendre la fuite. Il suffisait d’un hochement de tête de la part de Tyler pour nous mettre en mouvement.

Je retirai mon haut zippé et mon bas gris. Je posai mon portable sur mon chevet. J'angoissais toujours à l'idée de me retrouver seule dans ce lit. Mes premières nuits ici avaient été blanches ; maintenant, je dormais environ trois heures, en pointillé et dans l'agitation. Dans un soupir las, j'enfilai un T-shirt élimé et me glissai sous la couette.

Encore un jour sans lui. Durant la journée, je parvenais à survivre à Tyler. Il suffisait de m'occuper, de cuisiner, d'être active. La nuit, les souvenirs affluaient, nombreux et douloureux. La nuit, il y avait ce silence atroce et pesant. Cela suffisait à me faire regretter ma décision.

Pour la première fois en trois mois, j'oubliai mes bonnes résolutions et plaçai mon casque sur mes oreilles. Soudain, mon âme me sembla moins lourde, ma peine devint supportable, ma douleur s'atténa dans les vibrations de sa voix. Un soupir m'échappa et le souvenir de notre dernière et pénible confrontation resurgit. Je n'arrivais toujours pas à déterminer lequel de nous deux était le plus en colère contre l'autre.

Je fermai les yeux et me laissai envelopper. Si Ty avait changé en cinq ans, l'effet de sa voix rauque et profonde me faisait toujours autant frissonner. En une seconde, l'amertume me quitta et je sombrai dans le sommeil.

A mon réveil, j'aurais pu me réjouir de cette belle nuit, calme et complète. Et c'est ce que je fis, tournant la tête pour ne pas voir mon oreiller trempé de larmes.

Au milieu de la matinée, je finis par abdiquer. Après avoir passé les trois derniers mois cachée et prostrée chez Diane, je décidai de revenir parmi les vivants. Après tout, Ty n'avait pas donné signe de vie depuis des semaines et j'avais donné ma démission. Plus rien ne me liait à lui.

Enfin, ça c'était le petit discours que je me répétais en boucle devant le miroir, dans le vague but de m'en convaincre. Lorsque je poussai la porte du petit restaurant-traiteur de Diane, cette dernière m'accueillit avec un sourire chaleureux. Elle détailla ma tenue — un jean slim noir et une blouse en soie bleu nuit —, leva un sourcil surpris et me lança un tablier au visage.

— Au boulot ! lança-t-elle.

Pour la première fois en trois mois, j'éclatai de rire.

— Fais-moi rêver, s'écria-t-elle une heure plus tard en s'asseyant sur le plan de travail.

— Avec des minisandwichs ? m'étonnai-je.

— Je suis une fille facile. Eblouis-moi.

Du bout de l'index, elle tira le plateau qui était devant moi. Son regard se promena sur mes différentes préparations et, de l'index, elle survola les sandwichs, avant de fondre en piqué vers une préparation à base de tomates séchées et de poulet. Elle le glissa dans sa bouche et le dégusta lentement. Je secouai la tête et coupai un morceau de pain au maïs devant moi.

— Pastrami et moutarde, annonçai-je en préparant une nouvelle bouchée.

Diane avala rapidement ce qu'elle avait en bouche, avant de jeter son dévolu sur le sandwich que je venais de préparer. J'essuyai mes mains sur mon tablier et attendis son verdict.

— Pas de cornichon ?

— C'est soit moutarde, soit cornichon.

— Qui a instauré cette règle débile ? demanda Diane.

Mon silence parla pour moi. Je pouvais m'éloigner de Ty, je pouvais faire comme si j'allais bien, mais il y aurait toujours cette minuscule part de moi qui ne m'appartenait plus vraiment.

— C'est délicieux en tout cas, reprit-elle. L'association avec le pain de maïs est originale.

— C'est ce que je faisais... avant, murmurai-je.

Une autre marque de fabrique de Ty : il vouait une adoration étrange au pain de maïs. Sûrement par nostalgie.

— Donc, tu vois : tout n'est pas à jeter. Je prends. Fais-moi vingt-cinq grands formats demain, ordonna-t-elle, tout en sautant de son perchoir. Je les mets à la carte.

— Vraiment ?

— Vraiment. Bienvenue dans le monde réel, murmura-t-elle avec un clin d'œil complice.

Je hochai la tête de gratitude. Sans Diane, panser mes plaies aurait été beaucoup plus difficile. Mon équilibre était encore fragile, et le resterait sûrement pendant longtemps, mais, peu à peu, je trouvai un nouveau chemin. Loin de Ty, loin du bourdonnement, loin de sa musique.

— Tu t'y feras, ajouta-t-elle en voyant mon regard se voiler.

Le téléphone sonna et cela détourna son attention. Mes mains se refermèrent sur le plan de travail. Mon corps tremblait et je vacillai légèrement sur mes jambes. Derrière moi, j'entendis le rire de Diane. Je pris une profonde inspiration, tentant de reprendre mes esprits. Sur ma gauche, je croisai le regard de Tom, qui s'occupait essentiellement des commandes et des factures.

— Tout va bien ? s'inquiéta-t-il.

Je passai mon avant-bras sur mon front, chassant une sueur froide. J'opinai faiblement et baissai les yeux sur le plateau de minisandwichs que j'avais préparé. Je n'avais même plus l'énergie de saliver sur de la nourriture. J'en aurais presque ricané : chez moi, le chagrin ressemblait à une vilaine grippe.

— Ça va, marmonnai-je.

— Claire ? m'interpella ma colocataire.

Je pivotai et approchai d'elle. Le combiné sur l'oreille, je la vis griffonner des notes sur un carnet. Je frottai nerveusement mes mains contre le tablier et fronçai les sourcils. Diane hochait plusieurs fois la tête, pendant qu'une voix masculine, à l'autre bout de la ligne, passait commande.

— Pour dix personnes ? demanda-t-elle.

Nouveau hochement de tête. Diane m'adressa un regard et pointa son index sur le plan de travail. Elle posa la main sur le combiné et, dans un chuchotis, me transmit la commande.

— Ce que tu viens de me faire goûter, tu m'en fais dix, en grand format. Tu as dix minutes.

J'eus à peine le temps de digérer l'information. Je resserrai le nœud de mon tablier et filai me laver les mains. Diane raccrocha et je l'entendis arracher la note de son bloc. Elle l'accrocha devant moi et me gratifia d'une tape amicale sur les fesses.

— Et tu auras le grand honneur d'aller les livrer, ils sont à deux rues d'ici !

— Formidable, marmonnai-je.

— Fais-les rêver !

Vingt minutes plus tard, je me retrouvai devant un gratte-ciel d'une quarantaine d'étages. Je tenais un sac de livraison dans chaque main, je contemplai le monument de verre et d'acier devant moi. Dix sandwichs au pastrami, trois bières, cinq eaux plates, deux sodas et dix muffins aux myrtilles attendaient que je les mène à bon port.

Le tout saupoudré d'un lot de cartes de visite et de menus que Diane, dans sa grande gentillesse, m'avait demandé de déposer à chaque étage. Dans un souci de différenciation marketing, ma colocataire m'avait encouragée à garder mon tablier. Taches de graisse et de moutarde incluses.

— Génial, soupirai-je.

J'entrai dans l'immeuble et vérifiai l'étage. Je devais livrer au trente-deuxième, pour un magazine de mode. Je grimaçai : je me demandais si le pastrami serait vraiment à leur goût. Sans parler des muffins. Je haussai les épaules et gagnai l'ascenseur. La cabine était suffisamment large pour contenir au moins vingt personnes. J'appuyai mon dos contre la paroi et fixai l'écran lumineux qui indiquait les étages. Sur le trajet, l'ascenseur s'arrêta une dizaine de fois, se remplissant et se vidant avec régularité.

Au trente-deuxième étage, je me faufilai entre deux hommes en costume. J'ignorai leurs regards moqueurs qui vrillaient ma nuque et m'adressai à la jeune hôtesse d'accueil blonde de la réception.

— Bonjour. Je viens de Diane's. J'ai une livraison pour dix personnes...

— Ah oui. La réunion, m'interrompt-elle avec un sourire ravi.

Elle s'empara du sac avec enthousiasme et sans se départir de son sourire satisfait. Cette fille n'aurait pas été plus heureuse de gagner à la loterie. Ou alors, à en juger par son physique, elle avait cessé de manger depuis dix jours et s'apprêtait à briser sa diète.

— Il faut signer ici, dis-je en tendant le bon de livraison.

Elle s'exécuta dans l'instant et retira son casque téléphonique, bien décidée à amener les sandwiches à celui ou celle qui les avait exigés.

— Ça vous ennuie si je laisse des cartes de visite ?

L'hôtesse avait déjà quitté son poste et contourné son bureau, les deux sacs à la main. Elle acquiesça vivement et, sans prendre le temps de me saluer, remonta le long couloir sur sa gauche, le bruit saccadé de ses pas étouffé par la moquette grisâtre.

— Posez-les sur mon bureau, cria-t-elle.

Je levai la main, réalisant un peu stupidement que mon geste était parfaitement inutile, vu qu'elle avait déjà disparu. Je déposai quelques cartes et rappelai l'ascenseur. Je montai jusqu'au quarante-troisième et dernier étage et entamai ma distribution méticuleuse de cartes de visite. Par chance, je passai inaperçue.

A mon retour à l'étage de ma livraison, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, laissant apparaître un groupe d'hommes parlant avec animation. Je reculai jusqu'au fond de la cabine et baissai les yeux au sol.

— Il faut qu'on examine les premières candidatures. J'ai un type qui a tenu un restaurant étoilé.

Je me figeai et tout mon corps se tendit brutalement. Je connaissais cette voix. Jonah. Mon cœur s'emballa dans un rythme fou et douloureux. Le souffle court, je relevai péniblement la tête vers le petit groupe devant moi.

— Non, répondit une voix grave.

Mes jambes se mirent à trembler et je plaquai les mains contre la paroi pour ne pas glisser au sol. L'ascenseur s'arrêta dans un petit heurt et quelques personnes montèrent.

— Claire ne reviendra pas, Ty. Il faut que tu trouves quelqu'un. Tu ne vas pas te nourrir éternellement de sandwiches et de plats surgelés.

— Fiche-lui la paix, intervint Ann.

— Ça fait trois mois, renchérit Jonah. Elle ne reviendra pas. Nous ne savons même pas où elle est. Je t'avais pourtant prévenu !

— Je n'ai pas couché avec elle, gronda Ty.

Son mensonge me fit frémir pendant une interminable seconde. Depuis trois mois, je tentai d'oublier les détails de notre étreinte fugace. Les souvenirs resurgirent, et avec eux, une vague de colère. Apparemment, Ty n'avait toujours pas l'intention d'assumer quoi que ce soit. Comment

avons-nous fait pour saccager notre relation en une nuit d'égarement ? Soudain, je n'avais plus envie de me cacher dans cet ascenseur.

— Elle est bien trop intelligente pour faire ça, ajouta-t-il un ton plus bas.

Ma colère s'apaisa aussi vite qu'elle était venue. Si sa première remarque avait été acerbe, la seconde était beaucoup plus douce et respectueuse. Je me redressai un peu et mes yeux tombèrent sur son profil. Il portait sa casquette noire habituelle — celle qu'il portait pour se camoufler tant bien que mal — et son sweat bleu deux fois trop grand. Un sourire flotta sur mes lèvres.

Je lui avais offert ce sweat.

Et je le lui avais enlevé avant qu'il m'entraîne sur son lit.

L'ascenseur s'arrêta à nouveau et la foule déjà présente dans la cabine se tassa un peu plus. Ty me tournait le dos, mais quand il se tourna vers son manager, je distinguai clairement ses traits, malgré la barbe fournie qu'il arborait. La ligne ciselée de sa mâchoire, ce froncement familier des sourcils qui le rendait bien trop sérieux : je connaissais chaque détail de son visage.

Ses yeux gris acier qui fonçaient les jours de pluie, ou quand il était en colère.

Ses mains larges avec des callosités rugueuses sur les doigts, résultat de sa passion pour la guitare.

— Alors ? Tu veux que je cale des entretiens ? demanda Paul, le manager du groupe.

Jonah, le batteur, porta un sandwich à ses lèvres et je tressaillis. Je reconnus ce que j'avais préparé ce matin. Le regard de Ty se porta sur lui et son front se plissa.

— Tu en veux ? proposa Ann en ouvrant le grand sac en papier que j'avais livré. Pastrami, moutarde.

Nouveau froncement de sourcils.

J'avais envie de me terrer dans un coin. Mes jambes étaient en gelée et je tremblai de tous mes membres. Je n'étais pas prête à subir une confrontation avec Ty. Encore moins dans un espace confiné avec des inconnus. Il semblait contrarié et son humeur taciturne n'augurait rien de bon. Ty savait exploser de joie, comme se plonger dans le silence et l'introspection. C'est dans ces derniers moments que son génie créatif se manifestait.

Ann lui tendit un sandwich et Ty l'ouvrit avec précaution. Il s'arrêta en découvrant le pain au maïs. Un sourire fabuleux barra son visage et mon corps, figé et immobile depuis une dizaine d'étages, se réchauffa. En une seconde, j'avais été propulsée dans le passé, revivant le jour pluvieux de notre rencontre.

Moi, trempée comme une soupe, attendant ma meilleure amie sur le parking du supermarché.

Lui, sortant de sa voiture et me proposant d'attendre sous son parapluie, aux baleines tordues et fragiles.

Romantique, n'est-ce pas ? Ty n'était pas encore célèbre, mais il avait déjà ce sourire ensorcelant et cette présence incroyable. Deux heures plus tard, nous étions chez moi et nous réalisions que nous suivions tous deux le même cours d'histoire à la fac.

Ty n'avait jamais fini son année et n'avait pas eu son diplôme. Il s'en fichait. A la fac, Ty et moi étions inséparables. Cela défiait même la raison : lui, artiste dans l'âme et bohème, moi, rigoureuse et qui craignait presque de traverser hors des clous. Ty me faisait écouter ses chansons et je cuisinais pour nous deux. Je canalisai son énergie et ses idées folles, quand lui tentait de me faire abandonner mon plan de carrière.

A la fin de l'année, et après avoir obtenu mon diplôme, j'avais décampé. Tyler m'avait proposé de le suivre dans cette aventure improbable : la musique, les tournées, les soirées interminables. Parce

que l'idée d'être loin de lui m'était insoutenable, j'avais accepté. Avec le recul, je pense que mes sentiments pour Ty, déjà à l'époque, dépassaient le stade de l'amitié pure et dure.

Un mois plus tard, il signait dans une maison de disques. Ce soir-là, il m'avait proposé de devenir sa cuisinière. Je savais que c'était pour embêter Paul qui ne voyait pas d'un bon œil qu'une fille — meilleure amie ou non — traîne autour du groupe.

Mais tout ce qui comptait à mes yeux, c'était d'être avec lui.

J'avais aimé chaque seconde de cette vie itinérante, jusqu'à cette nuit, dans cette suite luxueuse à New York, où nous avons fini par nous perdre et massacrer notre amitié.

L'ouverture des portes de l'ascenseur me sortit de mes souvenirs. Nous étions arrivés à l'accueil de l'immeuble. Ma respiration s'apaisa. Des yeux, je suivis les gens qui sortaient de l'ascenseur. Jonah, son batteur. Ann, l'attachée de presse du groupe. Je fixai le dos de Ty, espérant que le destin me soit favorable.

Ses épaules se soulevèrent et il esquissa un mouvement de la tête. Pendant une fraction de seconde, le monde s'arrêta. Il allait me voir.

— Ty ? Allez ! On a encore une interview !

Il soupira et ses épaules se tendirent brutalement. Il sortit de l'ascenseur et je lui emboîtai le pas, restant à une distance prudente. Dehors, le temps clément de mon arrivée avait viré. Une pluie fine et désagréable mouillait les trottoirs. Je pestai intérieurement, tandis que Ty revissait sa casquette sur la tête. Il se dirigea vers la berline aux vitres teintées qui l'attendait.

La portière était ouverte et le chauffeur attendait. Je me retrouvai sous la pluie, incapable de bouger, fascinée par la démarche de Ty qui, tête baissée, ignorait les quelques photographes patientant près du parking. Il s'installa sur la banquette et, à l'instant où la porte coulissante se refermait sur son visage, nos regards se croisèrent.

Son visage se peignit de surprise et, de la main, il retint la portière. Il sortit de la voiture et me dévisagea une courte seconde. La stupéfaction avait déjà disparu, pour laisser place à un voile de douleur. Mon corps engourdi depuis dix minutes — ou était-ce depuis trois mois ? — se réveilla. Je tournai les talons et remontai le trottoir à grandes enjambées. Je ne pouvais pas faire ça maintenant.

— Claire !

La voix de Ty transperça le bruit rythmé et violent de la pluie. J'accélérai le pas, espérant naïvement le décourager. D'un geste de la main, j'essuyai la pluie sur mon visage.

— Claire ! S'il te plaît, arrête !

Je l'entendis courir derrière moi et, dans un geste brutal, il m'agrippa par le coude. Malgré moi, je pivotai et, pour éviter une chute honteuse, me retint à son sweat. Je le serrai de toutes mes forces, retenant les larmes qui menaçaient de couler.

Ty me surplombait d'une bonne tête. Son corps tendu et puissant restait immobile, indifférent à la pluie et aux photographes qui nous entouraient. Il tenta de prendre ma main dans la sienne, mais je me dérobaï et m'écartai de lui. Je lançai des regards nerveux autour de moi, captant dans mon champ de vision le visage éberlué de Jonah, près de la voiture.

Soudain, Ty ouvrit un parapluie et enroula son bras autour de ma taille pour m'attirer contre lui.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je en me débattant.

— Je t'accompagne à la voiture. Il faut qu'on parle.

— Maintenant, tu veux parler ? Tu as trois mois de retard, Ty, ripostai-je avec amertume.

— S'il te plaît, Claire, monte dans cette voiture.

— Hors de question. J'ai démissionné, tu te rappelles ? Tu n'as plus d'ordre à me donner.

Je m'immobilisai et reculai. Ty me toisait, la mâchoire serrée et la main cramponnée autour de son parapluie. Il semblait perdu et désarçonné par ma réaction.

— Je parlais à Claire, mon amie depuis cinq ans, pas mon employée ! Je t'en prie, monte dans cette voiture.

En temps normal, j'aurais fondu comme neige au soleil. Ty était sincère. Je le voyais à sa façon de me regarder avec insistance. Ses yeux gris s'assombrissaient peu à peu. La dernière fois que je les avais vus de cette couleur, je quittais sa vie.

— Tyler ? cria la voix de Jonah.

— Mets-toi au moins à l'abri, proposa-t-il en désignant le parapluie. Tu vas finir par attraper froid.

Il esquissa un sourire et, sans attendre ma réponse, approcha de moi et nous abrita tous les deux. Nos deux corps se frôlèrent et ce n'est qu'une fois protégée de la pluie que je réalisai que mon jean était trempé et me collait désagréablement aux jambes.

— Un air de déjà-vu, murmura-t-il en rivant ses yeux aux miens.

— Ne rends pas les choses plus compliquées. Je suis partie.

— Et je veux que tu reviennes. J'ai besoin de ma meilleure amie avec moi, j'ai besoin de toi.

— Parce que tu ne manges plus que des plats cuisinés ?

— Parce que tu me manques, Claire. Ton rire me manque.

Il se pencha lentement vers moi et je suffoquai presque, étouffée par la tension qui nous entourait. Il saisit une mèche humide de mes cheveux entre ses doigts et joua avec, perdu dans ses pensées.

— J'ai toujours pensé que tout cela serait beaucoup moins bien sans toi. Maintenant, j'en suis sûr.

— Et tu avais besoin d'éprouver tes convictions ?

J'étais une des rares à oser mettre Ty devant ses responsabilités. Je refusai de jouer l'hypocrite et de sourire à ses frasques. J'en avais trop vu, trop supporté, et je refusai d'être la seule à avoir mal. Il devait souffrir. Au moins autant que moi. De nous deux, j'étais celle qui avait fait le plus d'efforts.

— Parfois, j'agi comme un idiot. La plupart du temps, tu me remets sur le droit chemin. C'est comme ça que ça fonctionne, Claire. Je fous tout en l'air et tu arranges les choses.

Il plaça la mèche de cheveux derrière mon oreille et m'adressa un sourire hésitant, qui me terrassa. Il était sincère. Pendant une seconde, j'envisageai la possibilité de revenir, de reprendre notre amitié bancale. Mais le souvenir de ma douleur et de son regard colérique resurgit immédiatement.

— Ta présence me manque, murmura-t-il. Je veux que tu reviennes. Je veux qu'on redevienne Ty et Claire. Comme avant, ajouta-t-il.

— Comme avant ? répétai-je, la voix brisée. Comme avant quoi au juste ? Avant qu'on couche ensemble ? Avant que je bosse pour toi ? Avant que tu me mentes dans cet ascenseur ? Avant quoi, Ty ?

Son regard se voila et il recula, les traits de son visage crispés par la colère. Je secouai la tête, désemparée et dépitée.

— Va te faire foutre, Ty.

Il vacilla sur ses jambes, mais n'esquissa aucun geste pour me retenir. Je reculai de plusieurs pas, avant de tourner les talons et de reprendre mon chemin. Je réalisai seulement maintenant que mon cœur que je pensais définitivement brisé depuis trois mois était en train de se disloquer lentement. En larmes, je me dirigeai vers le restaurant de Diane. J'étais trempée et en colère, mais je devais trouver un refuge, trouver un prétexte qui me tiendrait éloignée de Ty.

Pour une raison qui me dépassait, je mourais d'envie de rebrousser chemin et d'accepter de revenir auprès de lui. Ma fierté piétinée et agonisante m'empêchait pourtant de le faire.

Hors d'haleine et dévastée, je passai le seuil du restaurant de Diane. Celle-ci me dévisagea pendant quelques secondes, avant de hausser les épaules.

— Je t'avais dit de prendre un parapluie.

— Je me suis fait surprendre, marmonnai-je.

— Tu as distribué les cartes de visite ?

Je tressaillis et enfonçai mes mains dans les poches de mon tablier. Dans le choc de mes retrouvailles avortées avec Ty, j'en avais oublié ma mission commerciale.

— A chaque étage, mentis-je.

— Bien essayé. Allez, rentre. Va prendre une douche et remets-toi de tes émotions.

— J'ai juste pris la pluie.

Un nouveau mensonge. Et je reprochais à Ty de ne rien assumer au sujet de notre relation. Je me sentais déloyale et injuste. Si j'avais une bonne raison de mentir à Diane, peut-être que Ty avait lui aussi une bonne raison de mentir, dans l'ascenseur, au sujet de notre dernière nuit.

Je chassai aussitôt l'idée. Il y a trois mois, Ty n'avait rien fait pour me retenir, et, à vrai dire, je n'avais trouvé aucune raison de rester. Etre son amie, travailler pour lui, gérer ses humeurs... Je savais faire tout cela. Mais moi, je voulais plus. Je voulais qu'il me regarde autrement, qu'il comprenne que j'étais, au fur et à mesure des années, tombée amoureuse de lui. Je le voulais lui, le Ty que je connaissais depuis l'université et qui riait de ma propension à subir la loi de Murphy. Ce souvenir nostalgique me tira un sourire et pansa mon cœur malmené.

Un jour, j'y arriverais. J'oublierais Ty.

L'instant suivant, je ravalai un rire. Autant demander à la Terre de cesser de tourner sur elle-même.

Après avoir lutté pendant deux bonnes heures pour trouver le sommeil, j'étais finalement parvenue à m'assoupir. Dormir était trop demander. Je rejouais la scène de ma dernière rencontre avec Ty, encore et encore, trouvant cette fois-ci les bons mots et le courage de lui dire ce que je ressentais. La colère m'avait désertée. Maintenant, je me sentais juste... vide, comme si, ces cinq dernières années ne comptaient plus. Comme si, ces cinq dernières années n'étaient qu'un immense trou noir.

Alors que je me versai un verre d'eau fraîche pour me réveiller un peu plus, le téléphone sonna et me fit sursauter. Je laissai deux sonneries passer, avant de décrocher, hésitante et fébrile. Un coup de fil, au milieu de la nuit, ne laisse jamais rien présager de bon.

— Oui ?

— Diane Garvik ?

— Euh. Non. Elle... elle dort, en quoi puis-je vous aider ?

— Officier Klein du commissariat de police de Burlington.

— Burlington ? répétai-je d'une voix blanche.

Diane apparut dans le salon, ensommeillée et les cheveux en bataille. Elle me fit un petit signe de tête, cherchant à savoir qui était à l'autre bout de la ligne. Je posai ma paume contre le micro :

— Commissariat de Burlington.

— Burlington ? Dans le Vermont ? s'inquiéta-t-elle en s'asseyant sur le canapé.

— J'ai trouvé votre carte dans la poche d'un individu que nous avons retrouvé dans la rue. La trentaine, brun, environ un mètre quatre-vingts, petite barbe, un tatouage en forme de note de musique

sur l'épaule...

— ... droite, finis-je pour lui.

Mon cœur manqua un battement pendant qu'un scénario morbide et dramatique se dessinait dans ma tête. Mes jambes vacillèrent et je m'assis sur le canapé, juste à temps pour éviter de tomber. Ma main serra le téléphone un peu plus fort, pendant que je tentai de canaliser la panique qui s'emparait de moi.

— Donc, vous le connaissez, continua le policier.

— Je... Euh... Oui.

— Il n'avait rien sur lui, sauf dix dollars et votre carte. Il est passablement éméché.

Et donc vivant. Ma respiration erratique reprit un rythme normal et apaisé. Ty était en vie. En vie et à Burlington, à trois bonnes heures de route d'ici. Je me redressai et Diane m'imita. J'articulai un « C'est Ty », récompensé d'un haussement de sourcils stupéfait.

— Ecoutez, je n'ai pas encore appelé le juge. Si vous venez le chercher avant le lever du jour, je n'aurais même pas à remplir de dossier.

— Oh... Euh... Oui. Bien sûr !

Une vague de frénésie remplaça le flot de panique. Le combiné contre l'oreille, je me précipitai vers ma chambre et sortis ma valise. Avec ironie, je songeai que, quelques heures auparavant, j'avais finalement décidé de la vider pour de bon. Je la posai sur mon lit et y jetai tout un tas de vêtements, sans même y prêter attention.

J'entendis Diane s'éclaircir la gorge et pivotai vers elle.

— Mon service finit à 5 h 30, vous pensez être dans les temps.

— 5 h 30 ? Euh... Oui.

Diane leva les yeux au ciel et disparut dans le couloir. Ma valise n'était qu'un amas désordonné de vêtements. Je m'assis sur le lit et, après avoir coincé le téléphone contre mon épaule, entrepris de défaire mon gilet.

— Sans problème, assurai-je. Quelle heure est-il ?

— Presque 3 heures.

Génial. Merci, Ty, de tes fantaisies exotiques.

— J'y serai, assurai-je d'une voix forte.

Je coupai le téléphone et le jetai au sol. Je repoussai mon gilet de laine sur les épaules, avant de passer une main nerveuse sur mon visage fatigué. Quand je pensais en avoir fini avec lui, voilà qu'il resurgissait. C'était un combat perdu d'avance : j'avais certes démissionné de mon poste, mais quitter Ty s'avérait bien plus compliqué.

Je retirai mon bas de jogging et enfilai un jean. A la place de mon gilet, j'optai pour un pull à col roulé épais et noir. Je rassemblai mes cheveux dans une pince. Je récupérai mes baskets sous le lit puis me redressai et cherchai du regard mon téléphone portable.

— Qu'est-ce que tu cherches ? m'interrogea Diane.

— Mon téléphone. Tu l'as vu ?

Je repoussai mon oreiller, tâtai les poches de mon jogging, soulevai mes livres.

— Il est là, dit Diane en me le tendant.

— Merci, murmurai-je. Je... Je dois gérer ce problème et...

— Dois-je demander qui est à l'origine du problème ?

— Je serai de retour vendredi midi, promis-je en fermant ma valise d'un coup sec et puissant de la main.

— Claire, tu n'as pas à faire ça. Il est près de 3 heures du matin, tu n'as presque pas dormi. Burlington est à trois heures de route. C'est de la folie !

— Je dois aller le chercher. C'est Ty. Je ne peux pas le laisser là-bas.

Diane soupira et secoua la tête. Elle s'installa sur le lit et me dévisagea avec circonspection. Elle ne connaissait rien de ma relation avec Ty. Elle pensait que nous étions amis, elle avait compris que j'avais cuisiné pour lui, mais ces deux éléments ne suffisaient pas à définir ma relation avec Tyler. En un regard, il savait ce que je pensais et je devinais ce qu'il avait en tête. Ses tics, ses manies, ses craintes, son grain de folie, l'origine de son tatouage sur l'épaule... Autant de choses que je savais sur lui et qu'il ne partageait qu'avec moi.

— Je dois admettre que le procédé est particulièrement astucieux, commenta-t-elle.

J'allai dans la salle de bains et rassemblai le strict nécessaire.

— Il a été arrêté par la police, lui rappelai-je.

— Tu crois qu'il a été arrêté. Il a pu tout aussi bien payer un type pour dire qu'il avait été arrêté.

Je retins un rire nerveux. Tyler était tout à fait capable de faire ça. Je refusai cependant d'envisager cette hypothèse. Dans le cas où Tyler était effectivement au commissariat, je devenais en une nuit la fille sympa et serviable.

S'il avait menti, en revanche, je n'étais qu'une fille crédule et naïve.

— Il sait que tu vas accourir dans la seconde, ajouta-t-elle un ton plus haut.

— Bien sûr qu'il le sait. Nous sommes amis, Diane. Je sais que tu ne comprends pas, et tu ne sais pas tout, mais ce qui me lie à Tyler est... indéfinissable. Il a été là pour moi quand papa est mort, et j'ai été là pour lui quand le sien est tombé malade. C'est Tyler, résumai-je en revenant dans la chambre.

— Et je croyais que tu étais ici pour l'oublier ?

— C'est Tyler, répétai-je.

Diane me fixa et sourit avec indulgence. Je n'avais pas de meilleure explication à mon comportement frénétique et incohérent. Elle se redressa et posa ses mains sur mes épaules, ses yeux noisette s'ancrèrent dans les miens.

— Il a de la chance de t'avoir, murmura Diane.

— Je vais lui botter les fesses. Je pense qu'il va regretter sa chance.

— Votre relation est vraiment bizarre. Et tordue, ajouta-t-elle. Surtout pour des amis.

Je baissai les yeux sur mes mains, réalisant que je maltraçais ma trousse de toilettes. Je réalisai que mes habitudes reprenaient le dessus. En tournée, j'avais l'habitude de faire une valise à toute vitesse. Une liste préétablie se déroulait inlassablement : vêtements, chaussures, téléphone, brosse à dents. Je m'accroupis près de ma valise et la rouvris pour m'assurer que je n'avais rien oublié. Une diversion comme une autre. J'avais passé les trois derniers mois à tenter d'oublier notre dernière nuit, à faire comme si Ty n'était plus qu'un vague souvenir enfoui dans les profondeurs de mon esprit. Diane, sans le vouloir, appuyait là où cela faisait mal.

Très mal.

— Claire ? Tu comptes faire semblant de m'ignorer encore longtemps ?

— Je ne t'ignore pas.

— En effet, tu ignores la situation avec Tyler.

— La situation avec Tyler ne regarde que moi. Et Tyler, ajoutai-je durement.

— Tu as débarqué ici en m'interdisant de poser des questions, Claire. Et maintenant qu'il appelle, tu détales dans la seconde. J'ai dû mal à te suivre. Ce n'est pas... sain, comme relation.

Un sourire flotta sur mes lèvres. Diane darda son regard sur moi, bras croisés sur sa poitrine, pendant qu'un doux parfum d'autorité l'enveloppa. J'avais l'habitude des regards curieux sur ma relation avec Ty. J'avais l'habitude des quolibets, des rumeurs, des jugements. Si, au début, je m'en étais émue, Ty avait très vite trouvé la parade : les laisser imaginer ce qu'ils voulaient.

Maintenant, ces petites remarques ne me touchaient plus. J'en riais même.

— Tu as raison : Ty et moi nous ne sommes pas amis, dis-je finalement.

Ma déclaration la désarçonna et ses bras tombèrent le long de son corps. Je profitai de sa stupéfaction pour prendre ma valise et la déposer près de la porte.

— Claire ?

— Oui ?

— Quelle heure est-il ?

— A peu près 3 heures. Pourquoi ?

— Et qu'est-ce que tu t'appêtes à faire ? enchaîna-t-elle.

— Je sais où tu veux en venir, ironisai-je en rétrécissant le regard. Et pour te répondre, oui, je suis amoureuse de lui. Et, non, ce n'est pas réciproque. C'est pour cette raison que je reviendrai vendredi.

— On parie ?

Je levai les yeux au ciel. Une mauvaise habitude que Ty m'avait refilee et qui faisait rire tout le groupe. Au moins, notre relation — qui intriguait la plupart du temps — faisait aussi souvent rire. A mon retour ici vendredi, c'est ce que je retiendrai de ma relation avec Ty : des rires et le choix cornélien entre moutarde et cornichon.

Pas si mal, pour cinq ans de relation !

— D'ailleurs, comment vas-tu dans le Vermont ? me demanda Diane.

Je lui adressai un large sourire suppliant. Elle ne cautionnait pas mon comportement, mais elle avait le cœur sur la main. J'étais certaine qu'elle me dépannerait.

— Tu n'avais pas une voiture avant ?

— Si. Mais je l'ai laissée à New York. Cadeau de Ty, précisai-je en voyant Diane froncer les sourcils de perplexité.

— Bah voyons. J'ai du mal à soutirer des fleurs à James pour mon anniversaire, mais toi, tu as une voiture.

— Une jeep, en fait.

Diane soupira et fouilla dans son sac à la recherche de ses clés. Le souvenir de mon dernier anniversaire me tira un sourire. Ty était tellement fier de sa trouvaille. Il avait posé ses mains sur mes yeux et m'avait guidée jusqu'au garage. Le groupe sur nos talons, son excitation était palpable : Ty était un adulte qui avait grandi contre son gré. Dès qu'il pouvait être irresponsable, il l'était. M'offrir cette voiture était un acte 100 % irresponsable.

D'ailleurs, j'avais refusé ce cadeau, argumentant du prix, de la folie furieuse de Ty et du fait que nous étions toujours en tournée.

— J'ai passé l'après-midi à nouer ce fichu nœud sur le capot. Tu n'as pas le droit de refuser, avait-il répondu.

— Tu ne pouvais pas m'offrir des livres ? Ou des DVD ?

— Ils sont dans ta chambre.

Il avait grimpé dans la jeep et chanté *Joyeux Anniversaire*, au rythme du klaxon. Encore un fou rire mémorable. J'en avais pleuré de joie. Hilare, je l'avais rejoint dans la jeep. Un sourire lumineux barrait son visage, son regard acier pétillait de bonheur.

— Et tu ne sais pas le meilleur, avait-il dit en riant.

Il avait tendu la main et ouvert la boîte à gants. Je m'attendais toujours à tout avec Ty. Ce soir-là, après de grands effets de bras, il avait sorti un parapluie de la boîte à gants. Nos rires s'étaient éteints et nous nous étions fixés comme si c'était la première fois que nous nous découvriions. Le groupe s'était déjà dispersé et nous nous étions étreints avec force.

Le plus beau des cadeaux fut le « Merci » qu'il murmura à mon oreille.

Plus tard, dans la soirée, nous étions montés dans ma chambre. Après seulement dix minutes de DVD, Ty s'était endormi, son visage apaisé et serein enfoncé dans mon oreiller.

Le bruit des clés me sortit de ma rêverie. Diane me les lança et je les rattrapai maladroitement.

— Vendredi matin, c'est ça ?

— C'est ça. Au plus tard, assurai-je en saisissant ma valise. Je le ramène à New York et je reviens ici.

Je fourrai les clés dans mon sac, cherchai ma veste des yeux, m'agaçai sur la fermeture qui se coinça à mi-chemin avant de retourner à ma chambre pour vérifier si je n'avais rien oublié.

Comme si je n'allais pas revenir ! me morigénai-je.

Diane m'arrêta et posa ses mains avec apaisement sur mes épaules. Ses yeux trouvèrent les miens et je remarquai les petites rides qui entouraient ses yeux. Loin de juger ma relation avec Ty — malsaine était sûrement un adjectif adéquat, de toute façon ! —, elle se montrait rassurante.

— Hey, je suis certaine que Ty va bien, dit-elle doucement. Et je pense que s'il a monté cette histoire de toutes pièces, il tient vraiment à toi.

— Ty s'est toujours montré un peu... extravagant. A vendredi ?

— Ne fais pas de promesses que tu ne tiendras pas.

— Je ne le fais pas. Je reviendrai vendredi, assurai-je, la main sur la poignée de la porte.

Le froid me saisit dès que je mis le nez dehors. Je posai ma valise dans le coffre et mis le chauffage à fond, dans l'espoir de sentir à nouveau mes orteils. Je conduisais au mépris des règles du Code de la route. J'allais trop vite et, à la faveur de la nuit, je grillai même quelques intersections. Depuis trois mois, j'avais fait mon possible pour oublier ma dernière conversation avec Ty. Maintenant, elle resurgissait avec violence, elle hantait mes pensées et me rappelait, avec amertume, mon humiliation.

— Je vais retourner dans ma chambre, avait-il murmuré à mon oreille.

Un frisson me parcourut. Avec le recul, je me trouvais idiote d'avoir cru que Ty assumerait. Je lui en voulais encore, j'avais encore des restes de la rage folle qui m'habitait quand j'étais sortie de sa vie.

Il m'avait serrée contre lui, mon torse puissant s'écrasant contre mon dos. J'avais fermé les yeux, éblouie par les premiers rayons du soleil et refusant d'affronter les conséquences de notre nuit, qui sonnait maintenant comme la définition parfaite d'un « moment d'égarement ».

— Tu peux rester ici, avais-je répondu.

— Il vaut mieux que je parte. Crois-moi. Il vaut mieux que cela en reste là.

— Une erreur, donc ?

— D'ici demain, on dira plutôt un joli souvenir.

Il m'avait embrassée sur l'épaule, puis ses lèvres avaient tracé un sillon brûlant contre ma peau, remontant jusqu'à mon oreille. Ses mains avaient quitté mon corps, il avait laissé échapper un dernier soupir et, ensuite, il était parti.

Ce matin-là, je n'avais versé aucune larme, n'avais eu aucun regret. Nous avons fait l'amour. Nous en avons eu envie tous les deux, je n'avais même pas pu le blâmer pour ça. Je lui en voulais

d'être parti, je lui en voulais d'avoir parlé de souvenir, je lui en voulais d'avoir pris seul sa décision. Mais pour cette nuit, pour ce qu'il m'avait fait ressentir — de la joie, du désir et l'impression d'être unique —, je n'arrivais pas à être en colère.

Je franchis la limite entre le Massachusetts et le Vermont au lever du jour. Il était presque 6 heures. Je n'avais aucune chance d'arriver dans les temps. L'idée saugrenue de Diane, au sujet d'un potentiel guet-apens, me revint en mémoire. Si je n'avais pas eu ma confrontation avec Ty quelques heures auparavant, à la sortie de l'ascenseur, je n'y aurais jamais cru.

Mais, maintenant, évidemment, j'avais cette pointe de doute. Il voulait que je revienne. Et ce que Ty veut, Ty l'obtient. Ou presque.

— Salut Claire ! Mais qu'est-ce que tu fiches avec cette valise, on ne part que dans deux jours ? avait demandé Jonah en dévorant un petit pain.

— Je pars.

Il avait ri. Comme si l'idée était absurde, comme s'il s'agissait d'une vieille blague récurrente. A ma mine sérieuse, il avait compris.

— Ty le sait ?

— Je te laisse le soin de lui dire.

J'avais été suffisamment blessée dans ma fierté. Affronter Ty n'était pas une priorité. L'éviter me convenait. J'avais tourné les talons, refermé mes doigts sur la lanière de mon sac et fait magistralement deux pas. Deux pas, avant que la voix de Ty ne me parvienne.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Le groupe avait disparu dans une envolée de moineaux. Je m'étais retrouvée seule avec Ty, au milieu de la salle de réception qui nous était réservée. L'odeur de café m'avait révoltée et les œufs brouillés que j'affectionnais normalement ne m'avaient fait aucunement envie.

— Je pars, Ty.

— A cause de cette nuit ?

— A cause des cinq dernières années.

Il avait réduit l'espace entre nous, mais était resté prudemment à distance. Il avait planté ses yeux dans les miens, mais je n'y avais rien décelé. Aucune tristesse, aucun regret, aucune joie.

— Alors, pour une erreur de parcours, tu décampes ?

— Je pensais être un joli souvenir ?

— Tu sais ce que je veux dire.

— Non, je ne sais plus. Plus depuis hier soir, depuis que tu as débarqué dans ma chambre. C'était quoi, ce cirque ? Un vague désir à satisfaire ? Un territoire à marquer ? Un pari ? Tu voulais savoir ce que ça fait de sauter sa meilleure amie ?

— Ne parle pas de toi comme ça !

— Ce n'est pas moi, Ty. C'est ce que tu m'as fait ressentir ce matin en retournant dans ta chambre. Alors quoi ? C'est ton image qui t'inquiète ?

— Ne dis pas n'importe quoi. Tu sais comme moi que je n'y attache aucune importance. Ce qui compte pour moi, c'est toi. Uniquement toi.

Son regard s'était assombri. Il avait serré les poings et son corps tout entier s'était tendu. J'avais osé lui résister, j'avais osé lui mettre des limites. Il avait fini par baisser les yeux et par abandonner.

Il n'était pas resté ce matin... et il ne me demandait pas de rester maintenant. J'avais ravalé mes larmes. Tout ça pour une nuit. Un véritable désastre.

— Il fallait y penser avant.

Et j'étais partie. Vide et hagarde, j'avais pris un taxi et je m'étais rendue à l'aéroport.

Ça faisait trois mois. Une éternité dans notre amitié. Je resserrai les mains autour du volant. J'avais ressassé cette conversation un bon millier de fois, sans jamais y trouver une issue favorable. Il avait eu tort et j'avais eu raison de partir.

J'avais espéré un appel, des excuses, pourquoi pas des fleurs. J'avais espéré que mon absence provoque une révélation, qu'il comprendrait mes sentiments et qu'il en aurait en retour.

Etre amoureuse de Ty était un secret lourd à porter. Cette nuit-là, j'avais honteusement rêvé qu'il portait lui aussi un lourd secret.

Mais j'avais eu tort de croire que tout serait aussi facile. Oublier Ty était compliqué. Oublier notre nuit était impossible. Et maintenant, je me retrouvai à quelques kilomètres du commissariat, en plein milieu de la nuit dans un Etat que je ne connaissais absolument pas, prête à ramener Ty à New York : un épilogue inattendu à notre amitié.

Quand je me garai devant le poste de police, la pluie tombait finement. Une faible lumière filtrait à travers les rideaux. Je pris une profonde inspiration, saisis mon sac et sortis de la voiture. Je relevai mon col et rentraï les épaules, prête à affronter la situation. Je sonnai à la porte et attendis quelques secondes avant que l'agent n'entrouvre la porte.

— Je viens chercher Tyler Tanner, annonçai-je.

Il m'ouvrit largement et me laissa entrer. Cela me soulagea. Au moins, il ne s'agissait pas d'un coup monté. L'intérieur était surchauffé et une odeur nauséabonde de friture m'agressa.

— Vous êtes en retard, me fit remarquer l'agent.

— J'étais à Boston. Il y a un peu de route. Mais merci d'avoir attendu.

Le policier me toisa, avant de diriger son attention sur ce que je supposai être le dossier de Tyler.

— Pourquoi l'avez-vous arrêté au juste ?

— Trouble à l'ordre public. Votre ami chantait dans les rues, une bière à la main. Vu son état, ce n'était pas la première qu'il buvait.

— Bien. Je vais le ramener chez lui.

Je fixai l'agent, espérant qu'il comprenne que je voulais en finir au plus vite. Je n'étais pas venue pour échanger des politesses avec les autorités locales. Je devais ramener Ty chez lui... et ensuite rentrer chez Diane. Chaque minute perdue ici m'éloignait de Boston.

L'homme contourna son bureau et saisit un trousseau de clés.

— Suivez-moi.

Je m'exécutai, de plus en plus mal à l'aise. Les lieux étaient lugubres et je redoutai mon face-à-face à venir avec Ty. Vermont-New York. Quatre heures de route. Je pouvais le faire. L'agent me mena dans un couloir sombre et, au bout de celui-ci, je trouvai la petite cellule de Ty.

Heureusement, pas de barreaux. Juste une porte munie d'une petite fenêtre de contrôle.

— A mon avis, vous allez devoir faire un petit tour par l'hôpital, commenta l'agent en déverrouillant la porte.

— Il est blessé ?

— Une belle entaille dans sa main droite. Je vous préviens, il est dans un sale état.

— Je m'attends à tout avec lui, soupirai-je.

Il ouvrit la porte et Ty apparut, assis sur un banc crasseux, tête basse et sa chemise blanche tachée de sang. Une pointe de tristesse me perça le cœur. Il n'était que le fantôme de lui-même. Ma colère persistante s'évapora aussitôt. Il avait besoin de moi, et, paradoxalement, j'avais aussi besoin de lui. Notre complicité me manquait. Nos fous rires me manquaient.

Il me manquait. Plus que de raison, plus qu'une relation normale ou qu'une amitié sincère le justifiait.

— Salut Ty, murmurai-je avec prudence.

Il releva la tête et ses yeux gris clair trouvèrent les miens. Je risquai un faible sourire, auquel il répondit. Je remarquai ses poings serrés et ses chaussures sans lacets. Je brûlai d'envie de lui demander des explications : pourquoi ici ? Pourquoi moi ? Pourquoi ce visage dévasté et cet air sombre ?

Il se leva de son banc, ignorant la présence du policier près de moi.

— Salut, dit-il à son tour, avec une fêlure dans la voix.

— On y va, annonçai-je au policier.

Je tournai les talons et remontai le couloir jusqu'au petit hall d'entrée du commissariat. Un silence de plomb nous entoura, seulement brisé par le bruit de mes talons contre le carrelage. Je me postai devant la porte d'entrée, attendant patiemment que Ty récupère ses lacets et ses quelques affaires. Je repérai la carte de visite du restaurant de Diane, qu'il glissa dans la poche de sa chemise.

— Et que je ne vous revoie plus dans le coin, le prévint le policier.

— Ça ne tient qu'à elle, répondit Ty en me désignant d'un mouvement du menton.

Je le fusillai du regard. Me faire porter le chapeau était la cerise sur le gâteau. Ty m'adressa un sourire lumineux, à peine tordu par sa cicatrice, mélange de satisfaction et de défi.

— Allons-y, marmonnai-je, mécontente.

Sans attendre, je franchis la porte et déverrouillai la voiture. Je détestai quand il jouait avec mon humeur. J'étais adulte, je n'avais pas à composer avec ses caprices d'enfant gâté. Parce que j'avais enfin compris que me faire venir n'était finalement qu'un caprice. J'avais foncé tête baissée, sourde aux remarques de Diane, hermétique à toute tentative de raisonnement.

Ty grimpa dans la voiture et étendit ses longues jambes sur le tableau de bord.

— Assieds-toi correctement, lui intimai-je en sortant du parking.

— Tu vas me gronder ?

— Franchement, tu mériterais que je te botte les fesses jusqu'à Pluton. Un aller simple, ça va sans dire.

— Ah oui. Pluton, quand même ! s'étonna-t-il.

Sans le regarder, je savais qu'il souriait. Cela m'agaçait d'autant plus. Il n'avait aucune conscience de ce que j'avais ressenti, il se fichait de ma colère, il faisait comme si notre amitié était indemne. Pour Ty, la vie était juste un espace immense de vagabondage.

— Pluton, oui ! râlai-je. Je me suis inquiétée, Ty. J'avais à peine dormi et j'ai dû prendre le volant pour te sortir d'ici. Tu n'es qu'un...

— Quoi ? Je suis quoi ? me coupa-t-il, soudainement très concerné par ce que je pensais de lui.

— Un inconscient, doublé d'un ingrat ! Un enfant qui fait un caprice ! Et ne souris pas comme ça ! m'énervai-je en voyant ses lèvres se soulever dans un horripilant sourire.

— C'est bon de te revoir, dit-il doucement. Tu me manques, Claire.

Je secouai la tête, refusant même l'idée de continuer cette conversation. Je savais ce qu'il était en train de faire. Il voulait désamorcer la grenade et canaliser ma colère avant qu'elle n'explose. Il n'avait pas eu gain de cause devant l'immeuble, trop pris de court pour avoir préparé un argumentaire efficace.

Cette fois, il avait eu la journée et une partie de la nuit pour préparer une stratégie.

— Tu me manques, répéta-t-il. Je ne veux pas repartir en studio sans toi.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que tu bats la mesure avec tes doigts derrière la vitre.

— Je te demande pardon ?

— Tu bats la mesure.

Je le regardai du coin de l'œil, mes mains crispées sur le volant. Sa main gauche était sur son genou et il bougea ses doigts, suivant un rythme que lui seul entendait. Mon cœur s'affola stupidement. J'avais fait ce geste des milliers de fois, sans même m'en rendre compte. Qu'il s'en souviennne, qu'il le reproduise, m'émouvait.

— Tu bats la mesure, dit-il à nouveau. En studio. Et dans ma vie tout entière. Je merde quand tu n'es pas là.

— Ne sois pas si modeste ! Tu merdes parfaitement, même avec moi, contrai-je, acerbe.

— Certes. Mais tu es la seule à me le dire. Et tu fais les meilleurs pancakes de tout le pays ! Je veux que tu reviennes. Claire, s'il te plaît. Ça me rend dingue de ne plus te voir et de ne plus te parler. Je veux te revoir en studio.

— Si je dis oui à ça, tu me demanderas de te suivre en concert.

— Evidemment. J'adore te voir te servir de ta bouteille d'eau comme micro.

— Je ne fais pas ça, mentis-je, dans un rougissement.

— Tu le fais. Et avant chaque concert, tu fais ça aussi, ajouta-t-il en prenant ma main dans la sienne.

Il crocheta nos deux mains et passa son pouce calleux sur mes phalanges. Un frisson me parcourut et j'arrachai ma main de la sienne.

De toutes mes habitudes avec Ty, je devais admettre que c'était peut-être celle-ci qui me manquait le plus : le moment de calme — calme tout à fait relatif, au regard des hurlements de la foule — pendant lequel Ty et moi échangeions quelques mots juste avant ses concerts.

— Nous sommes liés, Claire, tu ne peux pas le nier, se renfrogna-t-il.

— Je ne le nie pas.

— Alors cesse de jouer l'indifférente.

Un rire triste m'échappa. Je lançai un coup d'œil à Ty, qui, d'humeur un peu plus maussade maintenant, fixait la route. Quelques gouttes de pluie s'écrasèrent contre le pare-brise.

— Parce qu'évidemment, tu sais ce qu'est l'indifférence ?

— Nous y voilà ! soupira-t-il avec soulagement. La grande scène de la trahison ! Tu as quand même attendu cinq minutes pour...

Je freinai brutalement sur la route humide. Ty se cramponna à son siège pendant que les pneus crissaient sur le macadam. J'en avais assez de son comportement, assez de subir ses remarques au vitriol, assez de réaliser que j'avais été prise pour une idiote.

— Sors ! criai-je.

— Quoi ?

Je sortis de la voiture, en oubliant le début d'averse, et me dirigeai, furieuse, vers sa portière. Je tirai de toutes mes forces sur la poignée. Ty eut le bon goût de retirer son masque de nonchalance et de se redresser.

— Sors de cette voiture et débrouille-toi pour rentrer à New York. D'ici une heure ou deux, avec un peu de chance et un joli sourire de séducteur, tu trouveras bien une âme charitable pour te prendre en stop.

Il se leva de son siège et approcha de moi. La pluie s'intensifia, mouillant le bas de mon pantalon et mes cheveux.

— Sors, murmurai-je. Laisse-moi tranquille et oublie-moi.

— Ce n'est pas ce que tu veux. Et ce n'est pas non plus ce que je veux.

Les trois derniers mois me semblaient presque doux, par rapport à la douleur aiguë qui transperçait désormais mon cœur. Comme s'il avait explosé et que chacun de ses éclats s'était enfoncé dans ma chair. Ty posa sa main sur ma joue et m'attira contre son torse. Sous la pluie et dans l'obscurité, nos retrouvailles me semblaient surréalistes.

Je posai mes mains contre son torse et fermai les yeux, pendant qu'il m'entourait de son bras valide. Je n'avais jamais ressenti des sentiments aussi contradictoires : j'étais heureuse de le retrouver, mais en colère contre lui. Tellement en colère.

A ma grande surprise, Tyler brisa le silence. Il repoussa mes cheveux trempés et son souffle caressa la peau de mon cou.

— Ma vie n'est qu'un tas de cendres depuis que tu es partie. L'album a pris du retard, Paul menace de me faire virer du groupe. Tu bats la mesure, Claire, tu me guides, tu me fais rire, tu me comprends en une seconde. Je suis en colère de ne pas t'avoir retenue.

Je relevai les yeux vers lui. Ty me fixait avec sincérité. Peut-être que c'était le moment d'être honnête, ici, sous cette pluie glacée. Ses mains remontèrent le long de mon dos et je frissonnai.

— Je suis en colère que tu sois parti au réveil, dis-je.

— Je ne savais pas quoi faire d'autre.

Je réprimai un bâillement, mais cela n'échappa pas à Ty. J'étais épuisée de ces trois derniers mois, épuisée de cette nuit, épuisée de lutter contre l'envie d'être avec lui.

— Il y a un hôtel à la sortie de la ville. On devrait prendre une chambre et...

— Une seule ?

— Si on doit discuter, on y arrivera mieux dans une seule et même pièce. En tout cas, on y arrivera mieux que sous cette pluie. Sauf si...

— Sauf si quoi ? m'agaçai-je.

Son sourire enfantin me fit redouter le pire. Je m'écartai de lui, mais il me retint et fronça les sourcils, mécontent.

— Ne t'échappe pas. Donc, tu as le choix, soit la chambre d'hôtel, soit ici. Mais si c'est ici, il va falloir qu'on trouve un parapluie.

— Tu veux me refaire le coup du parapluie ? dis-je en retenant un rire idiot.

D'un geste rapide, il repoussa les cheveux humides qui masquaient son regard gris clair. Il arqua un sourcil et son sourire s'élargit de fierté.

— Cette histoire de parapluie est la meilleure idée de toute ma vie.

— C'était très romantique, en effet... Si on met de côté la bronchite qui a suivi et qui m'a clouée au lit pendant trois jours. Allons à l'hôtel, proposai-je en contournant la voiture pour retourner derrière le volant.

— Et voilà, la meilleure idée de toute ta vie ! se réjouit-il.

— Je préfère te botter les fesses au sec. Et à l'abri des regards indiscrets. Ensuite, je te ramènerai à New York.

Nous rejoignîmes un des hôtels situés à la sortie de la ville. Le Green Lodge ne tenait pas vraiment la distance face aux palaces que nous avions eu l'habitude de fréquenter. Ty arborait un sourire lumineux et se frottait les mains d'impatience.

— A mon avis, tu peux faire tes adieux au room-service ! ironisai-je.

— Ne me sous-estime pas !

Le hall de l'hôtel était sombre. La décoration sommaire avec des meubles en pin et une moquette beige usée jusqu'à la corde participait à l'ambiance morose. Je jetai un coup d'œil vers Ty, qui, avec sa chemise maculée de sang, sa barbe et ses cheveux mouillés faisait presque peur à voir. Sa blessure à

la main ne saignait plus. Aller à l'hôpital avec Ty était hors de question : une infirmière le reconnaîtrait et aurait le mauvais goût de rameuter la presse. Il me faudrait le soigner ici. Il tapa sur la sonnette de l'accueil et nous patientâmes quelques instants.

— Laisse-moi parler, d'accord ? lui demandai-je à voix basse.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu as l'air d'un psychopathe, ravi de son dernier crime. Tu n'as pas ta casquette habituelle ?

Une jeune femme d'environ trente ans se présenta finalement. Elle tressaillit en voyant Ty et lissa son T-shirt. Je soupirai lourdement. Il ne lui avait pas fallu cinq secondes pour le reconnaître. J'espérai juste qu'elle n'allait pas s'en réjouir auprès d'un journaliste quelconque, ou pire, sur les réseaux sociaux.

— Nous avons besoin d'une chambre, dis-je.

— Uniquement pour quelques heures, compléta Ty.

Je pivotai vers lui et lui adressai un regard assassin. Il haussa les épaules et fourra ses mains dans son jean. Quand il voulait me mettre dans l'embarras, il excellait. Je me tournai à nouveau vers la jeune fille. Elle dévisageait Ty avec curiosité et avait trouvé le temps de passer une main dans ses cheveux pour les placer sur son épaule.

— Avez-vous éventuellement des vêtements quelque part ? demandai-je.

— Il y a la boutique, juste derrière vous.

J'y jetai un rapide coup d'œil et ravalai un rire. Le sweat-shirt en hommage au Vermont allait sûrement aller comme un gant à Ty. Je sortis ma carte bancaire et la tendis à la jeune femme.

— A quelle heure partirez-vous ?

— Je ne sais pas encore.

C'était la réponse habituelle. Donner un horaire, c'était comme donner rendez-vous aux journalistes. Par ailleurs, je n'avais aucune idée de ce que me réservaient les prochaines heures. Mon seul impératif était de rentrer à Boston, chez Diane, pour reprendre ma vie. Cette nuit ne serait qu'une parenthèse.

Ou peut-être même un point final.

L'hôtesse me tendit une clé et adressa un sourire à Ty.

— Dernière chambre, au premier étage, m'expliqua-t-elle alors que nous nous éloignons.

Ty s'arrêta et rebroussa chemin. Il approcha du comptoir et sortit son seul et unique billet de dix dollars, plié en deux. Je me pinçai les lèvres, de plus en plus agacée par son comportement. Etre amie avec une star du rock n'avait pas que des avantages. Le Ty arrogant et séducteur m'agaçait. Sans le voir, j'imaginai son sourire. Le sourire. Celui qui rendait les filles hystériques, celui qui résonnait comme une invitation, celui qui le rendait irrésistible.

Oui, il m'agaçait, autant qu'il me fascinait.

— Auriez-vous la gentillesse de nous apporter, dans notre chambre, des sandwichs au pastrami ? demanda-t-il d'une voix douce.

La jeune femme rougit jusqu'à la racine des cheveux et se dandina. Lui aurait-il demandé la lune qu'elle l'aurait apportée dans la seconde. Une de plus, instantanément sous le charme de Tyler.

— Ty ! m'impatientai-je.

— Moutarde. Pas de cornichon, lui indiqua-t-il.

Elle hochait simplement la tête. Comme toutes les autres, elle se retrouvait incapable d'articuler le moindre son. Je m'éclaircis la gorge, tentant de rappeler ma présence. Ty en profita pour porter l'estocade.

— Je compte sur vous, murmura-t-il d'une voix envoûtante.

— Dieu du ciel, marmonnai-je.

Ty abandonna le comptoir et avança vers moi. En une seconde, il avait abandonné son masque de star du rock en pleine séance de séduction pour redevenir l'homme qui m'avait abritée sous un parapluie, cinq ans plus tôt. Cela m'exaspéra d'autant plus : Ty passait son temps à jouer avec les gens, à utiliser son charisme et sa célébrité pour obtenir, avec une désarmante facilité et à chaque fois, ce qu'il désirait.

— Quoi ? fit-il en voyant ma mine renfrognée.

— Ce que tu viens de faire à cette pauvre jeune fille est vraiment infâme.

— J'ai juste demandé des sandwiches au pastrami, éluda-t-il en montant l'escalier près de moi.

— Avec ta voix de velours, ton regard de séducteur et un billet de dix dollars. C'est de la corruption !

Il éclata de rire et posa sa main dans le bas de mon dos pour m'inviter à grimper les marches un peu plus vite. Nous remontâmes le couloir — toujours dans des tristes nuances de beige — et trouvâmes la porte de la chambre 12.

— Cette pauvre fille doit penser que te ramener ses sandwiches va lui faire décrocher le premier prix.

— Le premier prix ? répéta-t-il.

— Tu fais très mal le naïf. Tu sais ce que je veux dire, dis-je en ouvrant la porte.

Je la refermai derrière nous et, sans avoir le temps d'allumer la lumière, me retrouvai coincée entre la porte et le corps de Ty. Il plaqua sa main près de ma tête, m'empêchant ainsi de fuir. La stupéfaction me coupa le souffle et Ty plongea son regard pénétrant dans le mien. Mon cœur s'emballa aussitôt et un souvenir très précis de notre dernière nuit ensemble me revint.

C'était comme ça que tout avait commencé. Il était sur le point de quitter ma chambre, je me tenais sur le seuil et la seconde suivante, mon dos heurtait durement la porte et la bouche de Ty s'écrasait contre la mienne.

— Bien sûr que je sais ce que tu veux dire. Je voudrais seulement l'entendre de ta bouche.

— Tyler, murmurai-je.

— Ça aussi, j'aime l'entendre. J'aime la façon dont tu murmures mon prénom. Tu le rythmes comme personne.

La pénombre perturbait mes repères et mes réflexes.

En temps normal, je l'aurais repoussé, j'aurais fait un peu d'humour et j'aurais su m'échapper de son emprise. Mais à cet instant, je ne distinguai que nos deux respirations lourdes et la chaleur de son corps si près du mien.

— Alors ? Si tu m'expliquais cette histoire de premier prix ?

— Des milliers de filles achètent tes albums, chantent dans tes concerts et hurlent ton prénom, et tu as encore besoin de regonfler ton ego ?

— Je préfère tes murmures à leurs cris.

— Tu n'as pas le droit de faire ça.

— De faire quoi ? demanda-t-il d'une voix chaude de désir.

Il dut se baisser, car soudain, son souffle était dans mon cou, réveillant ma peau et le désir brûlant que j'avais réussi à contenir depuis que j'étais contre cette porte. L'atmosphère était lourde, mais il n'y avait pas l'excitation heureuse qu'on pouvait imaginer entre un homme et une femme dans une chambre d'hôtel.

Je ressentais plutôt du trac. De l'anticipation. De la peur. Une vague réflexion sur les conséquences à assumer si je succombai à nouveau à Ty.

— De faire quoi alors ? De regonfler mon ego ou de te demander de dire tout haut ce que tu penses de moi ?

Je parvins à me faufiler et à m'échapper de l'étreinte de mon meilleur ami. J'allumai la lumière, me composai un visage neutre et pris une profonde inspiration. Peut-être était-ce le moment d'être franche avec lui. Peut-être avait-il besoin d'entendre ce que je ruminais depuis trois mois. Il me toisa. Son visage ne trahissait aucun sentiment : aucun sourire sur ses lèvres, aucune étincelle dans le regard.

— Tu sais ce que je pense de toi, Ty. Tu es un premier prix. Tu es l'homme que la plupart des femmes de ce pays veulent dans leur lit.

— Ou ailleurs, compléta-t-il avec arrogance.

— Oui, ou ailleurs. Tu es séduisant, tu es talentueux et tu es riche. Tu peux avoir qui tu veux d'un seul regard. Même avec cette barbe !

— Je ne vois pas où est le problème, rit-il en passant une main sur le bas de son visage.

— Tu massacres tout sur ton passage, voilà le problème. Tu déboules dans la vie des gens, tu t'installes et quand tu pars... Quand tu pars, c'est l'enfer. Honnêtement, c'est dur de survivre après toi.

— Honnêtement, c'est dur de survivre après toi, aussi. Et honnêtement, c'est dur de te savoir si loin de moi, alors que nous sommes dans la même pièce. J'ai besoin de savoir si j'ai vraiment tout fichu en l'air ou s'il y a une chance que tu reviennes.

Il fit un pas vers moi, attendant une réaction de ma part. J'étais stupéfaite, presque assommée. Je n'étais pas prête à lui répondre. Je devais rentrer. Je lui en voulais. Je lui en voulais de tout gâcher, sa vie, notre amitié et mes bonnes résolutions. Pour la première fois depuis que Tyler avait percuté ma vie, je le regrettais amèrement.

Je devais retourner chez Diane, reprendre ma vie, oublier Ty. A force de me le répéter, je finirai par m'en convaincre.

— Cette nuit-là... Claire, rien n'était prémédité. Rien. Mais je n'ai aucun regret. C'était ce que je voulais. Et tu le voulais aussi.

— Tu es parti, dis-je d'une voix étranglée.

— Tu t'es esquivée. Tu dormais, j'ai passé mon bras autour de toi et tu as repoussé ma main. C'est ce que tu fais tout le temps, Claire. Dès que les choses sont hors de contrôle, tu t'éloignes. Tu peux penser ce que tu veux de moi, de ma façon d'agir avec les femmes. Mais la seule capable de me supporter, c'est toi. La seule capable de me comprendre, c'est toi. La seule capable de me faire aller en prison, c'est toi.

Il fit à nouveau un pas vers moi. Les larmes affluaient à mes yeux et je clignai plusieurs fois des paupières pour les retenir. Malgré l'émotion, un sourire s'étira sur mes lèvres. Je le détestai de me bouleverser à ce point.

Et je l'aimais passionnément pour la même raison.

— Tu pourrais en faire une chanson, balbutiai-je.

— Je pourrais, oui, admit-il dans un sourire timide.

— Alors, c'était bien un coup monté ? demandai-je.

— Oui. La seconde meilleure idée de toute ma vie.

— Parce que tu penses que ta petite déclaration va suffire à me faire changer d'avis ?

— Je ne suis pas stupide, Claire. Tu es la dernière à te laisser embobiner par un mec. Mes belles paroles ne suffiront pas. Du coup, je vais devoir t'embrasser.

— Tu me vois désolée de t'imposer une telle épreuve, ironisai-je en fuyant son regard.

— C'est loin d'être une expérience déplaisante. Tu as une préférence ? Plutôt le lit ? Ou juste debout ?

J'écarquillai les yeux, incrédule. Tyler Tanner, le rocker romantique, l'idole des femmes aux œstrogènes déréglés me parlait géographie. Je ravalai un rire, avant de secouer la tête.

— Revois ta technique de drague, Ty. Celle-ci est pitoyable.

— Je te drague depuis cinq ans et tu ne l'as même pas remarqué. Autant être à découvert désormais. J'ai très envie de t'embrasser, ajouta-t-il.

Il haussa les épaules, comme s'il venait simplement de m'annoncer qu'il avait envie de boire une bière fraîche. Son assurance ne faisait qu'accentuer ma nervosité. Si Ty avait décidé de ce que nous allions devenir, j'étais toujours en train d'en débattre.

Vivre sans lui pendant trois mois avait été insupportable.

Vivre avec lui depuis cinq ans avait été épuisant.

Redéfinir les contours de notre relation signifiait qu'un tas de choses allait changer : la vie publique, les médias... et les fans. Je n'avais pas les épaules pour jongler avec tout ça.

— Et ne me fais pas croire que tu me dragues depuis cinq ans, je sais que c'est faux.

— Le coup du parapluie ? De la pure drague. Tu étais adorable sous cette pluie.

— Et les filles qui sortent de ta suite au petit matin ? l'interrogeai-je.

— Si l'une d'elles avait vraiment compté, elle ne serait jamais sortie de ma suite.

— Mes fleurs préférées ?

— Tu n'aimes pas les fleurs.

— Tu fais un caprice. Tu veux juste que je revienne, parce que tu as décidé subitement que j'étais importante dans ta vie, m'énervai-je. Je ne suis pas une de ces filles, Ty. Je ne vais pas courir ventre à terre parce que tu claques des doigts. Il faut que tu grandisses et que tu trouves une bonne raison d'être heureux.

— Je l'ai trouvée. Je suis désolé, Claire, murmura-t-il. Désolé de ne pas être l'homme que tu voudrais que je sois. Mais c'est moi, Tyler Tanner. Pas la star de rock, pas le mec qui fait hurler les filles. Juste moi. Juste le type qui t'a offert un parapluie et qui te regarde chaque jour en espérant que tu le regardes en retour.

— Je t'ai attendu pendant trois mois, Ty. J'ai attendu pendant trois fichus mois que tu donnes un signe de vie. Tu n'as même pas passé un coup de fil. Trois mois, Ty. Trois mois, c'est long.

Les larmes resurgirent brutalement et brouillèrent ma vue. Je sentis Ty plus que je ne le vis. Ses bras m'enveloppèrent avec force, pendant qu'il me plaquait contre son corps en me berçant. Je le repoussai de mes poings, mais il était trop fort et j'abandonnai vite une lutte vaine. J'aimais être contre lui, j'aimais sentir la chaleur de son corps contre le mien.

Mes sanglots s'apaisèrent au bout de quelques minutes. Ty me serrait toujours aussi fort, à m'en faire presque mal. Je tentai de m'échapper, mais il raffermi sa prise et il me sembla l'entendre grogner de désapprobation.

— C'est bon, Ty. Je vais mieux.

— C'est peut-être bon pour toi, mais pas pour moi.

Puis, dans un souffle à peine audible et contre mon épaule, il ajouta :

— Trois mois, c'est long.

— Je t'attendais sagement, tentai-je de plaisanter pour alléger l'atmosphère.

Il desserra sa prise autour de moi et, de sa main valide, prit ma main droite. Mes automatismes reprirent le dessus et nos mains s'imbriquèrent naturellement.

— Sagement... Voilà un concept que j'aimerais te faire oublier. Il est temps pour toi de faire quelque chose de tout à fait déraisonnable.

— Je suis ici, en pleine nuit, avec un homme qui sort de prison. Aux yeux de l'humain lambda, c'est plutôt inattendu.

Un sourire éclaira son visage et une douce chaleur réchauffa tout mon corps. Ty me fixait avec bienveillance et tendresse. Je me sentis rougir, embarrassée. Je retirai ma main de la sienne, sentant immédiatement le manque. Mes yeux se portèrent sur sa chemise et cela me donna enfin une idée pour changer de conversation.

— Tu devrais aller prendre une douche, pendant que je vais te chercher quelques vêtements.

— Est-ce que je te fais peur ? demanda-t-il alors que je me dirigeai vers la porte, prête à prendre la fuite.

— Je vais te chercher des vêtements, me justifiai-je.

— Tu esquives une conversation. Je le sais, parce que je maîtrise parfaitement cette technique. Est-ce qu'il y a quelque chose que je devrais savoir ? Est-ce que... Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre qui...

J'éclatai d'un rire franc, relâchant ainsi ma nervosité et mon stress. J'avais des doutes sur ce que voulait Ty. Mon retour, certes. Mais les conditions étaient floues. Nous avons été amis — si jamais cette définition suffisait à décrire notre relation — pendant cinq ans. Ce matin, je n'arrivais même pas à mettre un mot sur ce que nous étions.

— Je n'ai rencontré personne en cinq ans, et tu crois qu'en trois mois le prince charmant a déboulé à ma porte en me promettant l'amour éternel ?

— On ne sait jamais. Tu ouvres ta porte à n'importe qui parfois.

— Donc, c'est ça ? Tu veux qu'on parle de cette nuit-là ? Du moment où je t'ai ouvert la porte ? Ou du moment où nous avons fait l'amour sur le tapis persan ?

— Je veux savoir ce que tu ressens. Je veux savoir ce que tu penses, parce que ça me rend malade d'imaginer que la meilleure nuit de ma vie soit, d'une certaine façon, la pire. Et ce tapis persan n'était pas si désagréable, ajouta-t-il avec un sourire satisfait.

Malgré moi, je souris aussi. Pas au souvenir de ce tapis, ni même au souvenir de cette nuit, mais uniquement pour ce sourire complice et son trait d'humour. Je retrouvai le Ty qui me faisait fondre.

Un coup retentit contre la porte et je soupirai. J'ouvris, découvrant la jeune femme de l'accueil portant un plateau. Elle s'était maquillée et changée et je ne pus m'empêcher d'adresser un regard entendu à Ty. Il se contenta de sourire, comme un gamin fier de sa bêtise.

Et je souris encore. Bon sang, il était irrésistible quand il s'y mettait.

Je pris le plateau d'entre les mains de la jeune femme et le posai sur le lit. Les sandwiches au pastrami avaient l'air d'avoir été aplatis avec un rouleau à pâtisserie. Une salade de fruits industrielle faisait office de dessert. Ty et son addiction au chocolat allaient en prendre un coup.

— Je vais te chercher des vêtements. A mon retour, tu auras pris une douche et tu sentiras autre chose que la bière éventée.

— D'accord, d'accord, abdiqua-t-il.

Ma manœuvre permit d'arracher la jeune fille de la contemplation de Ty. Ce dernier était déjà en train de déboutonner sa chemise tachée. Je jetai un dernier regard vers lui, observant le tatouage sur son épaule.

En dix minutes, j'eus le temps de lui acheter un sweat trop grand « *made in Vermont* », un jean verdâtre douteux, des sous-vêtements et un kit de soin. Je remontai ensuite dans notre chambre, réalisant peu à peu que rentrer à Boston me semblait de plus en plus improbable.

Ty sortit de la salle de bains au moment où j'humectai une compresse d'alcool. Je levai les yeux vers lui et mon cœur manqua un battement. Non, deux au moins. Il enroula une serviette blanche autour de sa taille, avant de repousser une mèche de cheveux humides de son front. J'avais déjà eu l'occasion de voir mon meilleur ami torse nu, mais, depuis notre nuit ensemble, mon corps se montrait plus gourmand. Je détaillai son torse musclé, la cicatrice sur la gauche de son ventre — conséquence d'un accident de voiture dont l'annonce m'avait presque tué —, ses larges épaules et son visage toujours barbu.

— Il n'y avait pas de rasoir, m'expliqua-t-il en me voyant froncer les sourcils. Il va falloir t'y habituer.

— Je... Je t'ai pris des vêtements, bégayai-je en désignant le sac derrière moi.

— On devrait d'abord soigner ma main. Je ne veux pas tacher des vêtements neufs.

— Comme si tu allais les remettre, rigolai-je, en étirant le sweat-shirt touristique devant moi.

— J'ai bien gardé le parapluie de notre rencontre ! J'ai aussi gardé le gilet en laine que tu m'as tricoté lors de la première tournée.

— Ce truc est hideux ! m'écriai-je, pivoine.

— Ce gilet est fantastique. J'ai écrit tout un tas de chansons avec ce gilet ! Et à la maison, j'ai le stylo, *ton* stylo, avec lequel j'ai signé mon premier autographe.

— Tu vois un psy pour tes tendances d'accumulateur compulsif ? plaisantai-je.

— Ce sont des souvenirs. Tous liés à toi et à ce que nous avons vécu ensemble avec le groupe. C'est important pour moi. Tu es importante pour moi.

Il approcha de moi et tendit sa main blessée. Je grimaçai en voyant la balafre qui barrait sa main. Une nouvelle cicatrice sur sa peau.

— C'est moche, mais cela ne fait pas mal. J'ai juste été un peu trop loin dans mon plan pour te faire revenir.

— Apparemment, marmonnai-je. Téléphoner aurait aussi pu fonctionner.

— Je voulais que ce soit inoubliable. La bouteille de bière s'est cassée par accident, expliqua-t-il pendant que je tamponnai la compresse contre sa peau.

La blessure ne saignait plus et le désinfectant nettoya parfaitement la plaie. Je sortis un bandage de la trousse et l'enroulai autour de sa main. Ty resta silencieux pendant toute l'opération, mais je sentis son regard me fixer pendant de longues minutes.

— Terminé, murmurai-je.

Je passai mes doigts sur son bandage et Ty captura ma main dans la sienne. Mon corps se tendit violemment et mon cœur s'affola. Je n'avais plus la force de résister, plus d'argument à lui opposer. Il y avait ce lien inexplicable entre lui et moi. De l'amitié, de la complicité, de la musique, des signatures de contrat... et des soirées interminables de conversation dans la cuisine de son trop grand appartement.

— Dis-moi que tu vas revenir, chuchota-t-il.

— C'est tout ce qui compte pour toi ? Que je revienne pour te faire tes sandwiches au milieu de la nuit ?

— C'est un plus indéniable, dit-il en souriant.

Il était si près de moi que je sentais le parfum de sa peau, mêlé à l'odeur du gel douche. Je fermai les yeux et posai ma main contre son torse. Mes belles résolutions ne serviraient bientôt plus à rien.

— Mais je peux te proposer mieux que ça, ajouta-t-il d'une voix chaude.

— Quand tu dis « mieux », tu veux dire quoi au juste ? l'interrogeai-je en sentant ma bouche s'assécher.

— Mieux. Toi et moi. Ensemble.

— On est déjà ensemble, lui fis-je remarquer.

Son visage s'éclaira d'un sourire timide. Ses doigts chatouillèrent le creux de ma paume et il poussa un soupir.

— Pourquoi es-tu si cruelle avec moi ? Tu aimes me torturer ?

— Ce que tu veux entendre de ma bouche, c'est aussi ce que je veux entendre de la tienne, répliquai-je.

Il se mordit la lèvre, avant de secouer la tête. Sur scène, Ty pouvait enflammer les foules, se montrer exubérant et déployer une énergie incroyable. C'était comme ça que le public le connaissait. Ce matin, dans cette chambre, il n'avait plus rien de la rock star.

— Alors ? l'encourageai-je.

— Donc, toute cette histoire de « honneur aux dames » et « les femmes et les enfants d'abord », c'est au cas par cas ?

Son regard navigua sur moi, presque inquisiteur. Je me sentis rougir violemment et Ty caressa ma joue d'un revers de main. Je frissonnai et me retins de ne pas l'embrasser sur-le-champ.

— Donc, tu veux qu'on débâte de ce qui est le mieux pour nous ? m'interrogea-t-il.

— Pourquoi pas ? Je crois que ressasser notre nuit ensemble... ou notre réveil ce matin-là n'est pas une bonne idée. Donc je t'écoute. De nous deux, c'est toi l'esprit créatif.

— Et en plus elle me défie... Qu'ai-je fait pour mériter une fille comme toi dans ma vie ?

— Tu as ouvert un parapluie. Allez, je t'écoute : le « mieux », le « ensemble », je veux tout savoir. Dis-moi ce que tu veux au juste, plaisantai-je.

— Je veux réaliser tes rêves.

Mon sourire disparut dans l'instant. Son accès de sincérité me désarma complètement. Le regard de Ty trouva le mien. Ses yeux gris étincelaient et cherchaient des réponses. Je réalisai que je retenais ma respiration, tentant d'assimiler la situation. Je baissai la tête, incapable de soutenir plus longtemps son regard.

C'était l'une des plus belles choses que Ty m'avait dites.

C'était l'une des plus belles choses qu'on m'avait jamais dites.

— Est-ce que c'est assez « mieux » pour toi ?

De l'index, il me fit relever la tête.

— J'ai tellement de rêves pour toi, Claire. C'est une honte de ne pas les réaliser.

— Comme quoi ? Nager au milieu des requins ?

— Nager avec moi. Pour commencer, évidemment. La plupart des rêves que j'ai pour toi ne se font... qu'avec moi.

— Egoïste ! ris-je en voulant le repousser légèrement sans y parvenir.

— Ce n'est pas ce que je dirais. Attentionné ? tenta-t-il.

— Pas ton genre.

— Avec toi, si.

— C'est... effrayant, commentai-je. Et en même temps, je ne devrais pas être surprise. Tu parviens toujours à m'épater. Tu me fais venir ici, dormir dans cet hôtel miteux et... En fait, je me rends compte que, quoi que je fasse, je suis toujours coincée avec toi.

— Tu pourrais en faire une chanson, dit-il doucement.

— Je pourrais, oui. Mais j'adore être coincée avec toi. Je veux être coincée avec toi.

— Bien. Maintenant, je vais vraiment t'embrasser.

— Oh. Vraiment ?

Il se pencha lentement vers moi, son regard rivé au mien et un petit sourire heureux sur les lèvres.

— Doucement pour commencer, chuchota-t-il.

— Et après ? haletai-je.

— Et après, je vais réaliser un de mes rêves. Te refaire l'amour.

Mon soupir de plaisir mourut contre ses lèvres. Il effleura ma bouche de la sienne. Mes jambes tremblèrent et mon cœur reprit sa course folle, digne d'un marathon. Ty enroula ses bras autour de ma taille et ses lèvres appuyèrent plus fortement sur les miennes. Un gémissement se coinça dans ma gorge et la langue de Ty trouva la mienne. Au départ prudent, son baiser était doux et lent. Il hésitait et, à l'inverse de notre première nuit ensemble, il n'y avait pas cette précipitation frénétique. Lui comme moi voulions savourer cet instant.

Ty resserra sa prise autour de moi et, à ma grande stupéfaction, il me souleva. J'étouffai un cri de surprise contre ses lèvres, avant de sentir Ty avancer vers le lit. Ses lèvres quittèrent les miennes et glissèrent vers mon cou. Je penchai la tête en arrière, lui laissant un accès plus large.

— Dis-moi que tu vas revenir, murmura-t-il contre ma peau. Je veux que tu reviennes.

Il m'allongea sur le lit et il me regarda pendant de longues minutes. Je me redressai sur mes avant-bras.

— Dis-moi que tu vas revenir.

— Je vais revenir, assurai-je.

Un sourire lumineux apparut sur son visage, puis il saisit mon pied gauche et retira ma chaussure. Il la lança derrière lui, puis réitéra son geste avec mon autre pied. Il s'allongea sur moi, prit mes mains et les plaça au-dessus de ma tête. Sa bouche retrouva la mienne, avide et gourmande. Sa langue batailla contre la mienne, pendant qu'il refermait ses doigts fermement autour de mes poignets. Je relevai les genoux et crochetai mes pieds nus autour de sa taille. Ty grogna dans ma bouche, puis se redressa.

— Et je veux que tu dormes avec moi. Tout le temps.

— Dormir ? C'est ça, les fameux rêves que tu as pour moi ?

— Te regarder dormir est un privilège, Claire. Te regarder dormir nue est un rêve absolu.

Je lui adressai un sourire et retirai mon pull. Je le jetai au sol, avant de dégrafer mon soutien-gorge. Les yeux de Ty s'assombrirent et il se rallongea sur moi. Le contact de son torse frais et humide contre ma peau chaude me tira un frisson. Les mains de Ty parcoururent mes côtes et me firent soupirer. Il empauma mon sein gauche et ses lèvres se refermèrent sur la pointe tendue. Il me mordit doucement et une salve de désir et d'adrénaline courut dans mes veines.

— Tyler ! m'écriai-je, surprise.

— Laisse-moi faire. Bon sang, ce que j'aime tes seins !

Sa langue titilla longuement mon sein, pendant que, de son autre main, il torturait l'autre. Mon bas-ventre se contracta de plaisir et je gémis lourdement. Je me cambrai, pour accentuer le contact entre nos deux corps, avant d'enrouler ma main autour de la nuque de Ty. Je serrai les jambes, retenant autant que possible le désir intense qui me brûlait de l'intérieur.

Ses lèvres remontèrent jusqu'à mon cou, puis à la commissure de mes lèvres. Il ankra son regard dans le mien et la joie que j'y vis me bouleversa.

— Ne crois pas que j'aie oublié, dit-il en déposant un chemin de baisers le long de ma mâchoire.

— Oublié quoi ? marmottai-je, enivrée par son parfum.

— J'ai dit ce que tu voulais entendre, et maintenant, j'aimerais entendre la même chose de ta part.

Je m'esquivai alors qu'il s'apprêtait à mordiller le lobe de mon oreille. J'avais envie de rire comme jamais. Je ne savais pas ce qui était le plus comique : son manque de confiance en lui à ce moment précis — on parlait quand même de Tyler Tanner ! — ou son air stupéfait.

— Ty, je suis à moitié nue, devant toi, dans un lit. Que te faut-il de plus ?

— Rien à voir. Tu l'as dit toi-même, tu es coincée avec moi pour le moment. Et, franchement, tu devrais te balader seins nus plus souvent.

— Tu es vraiment barré, quand tu t'y mets.

— Tu préférerais que je sois normal ?

Il glissa le long de mon corps et entrepris de semer des baisers partout sur ma peau. Réfléchir devenait de plus en plus difficile. Esquiver cette conversation serait impossible. Ty était têtu, et même si je n'appréciais que modérément de m'être faite piéger pour venir ici, je devais lui reconnaître une forme de créativité salutaire. Ma fierté m'aurait sûrement empêchée de nous réconcilier.

— J'attends, murmura-t-il contre ma peau.

Il embrassa mon nombril et descendit encore, toujours plus bas, longeant la ceinture de mon jean.

— Tu ne peux pas être normal. Pas avec la vie que tu mènes.

— Qu'on mène, rectifia-t-il. Qu'on mène.

— Parfois, j'aimerais avoir une vie normale, avouai-je.

— Tu t'ennuierais. Et comment ferais-tu pour poursuivre ta collection de peignoirs d'hôtels de luxe ?

Ses lèvres firent le chemin inverse, remontant le long de mes côtes dans un délicieux chatouillis. Je me tortillai sur le matelas, gloussant comme une adolescente.

— Je m'impatiente, dit-il en relevant un regard plein d'espoir vers moi.

— Donc on oublie la vie normale ? demandai-je.

— Oublie-la, oui. Pourquoi vouloir une vie normale quand je peux t'offrir... une nuit dans un hôtel médiocre du Vermont ?

J'éclatai de rire et Ty remonta jusqu'à mes lèvres. Il m'embrassa furtivement, puis passa sa main sur mon visage pour chasser les quelques mèches folles de ma chevelure.

— Alors ? J'écoute ? Est-ce que tu es avec moi pour... mon sex-appeal ? Mon argent ? Mon sens de l'humour ? Mon look de rebelle romantique ? Pour le sexe ?

Je me sentis rougir et fis tout mon possible pour contenir mes émotions. J'entendis Ty rire, mais je fuis son regard. Il ne bougea pas et porta une de mes mains à sa bouche pour l'embrasser.

— La question est simple, Claire : pourquoi es-tu venue dans le Vermont ?

— Parce que nous sommes amis ?

— Et tu crois que je suis nu et excité uniquement à cause de notre amitié ? me demanda-t-il surpris.

— Non. Non, bien sûr que non. Je suppose que... Enfin... C'était évident pour moi, Ty. Je ne pouvais pas te laisser dans cette prison. Je ne pouvais pas... faire comme si tu ne me manquais pas. Je n'arrive pas à me dire que je vais te laisser à ton propre sort. Parfois, je me dis que tu es la partie de ma vie la plus folle et la plus inattendue.

— Ce qui exclut définitivement cette histoire de vie normale.

— Et je dois admettre que l'idée d'être séparée de toi, de ça, complétai-je en désignant l'espace entre nous. C'est... Je ne sais pas... Ne te moque pas, ajoutai-je en le voyant sourire.

— Je ne moque pas. Je suis absolument ravi de ça, répondit-il, en imitant mon geste. Ravi et excité. Maintenant que je t'ai embrassée, je vais te faire l'amour. Sauf si tu y vois un inconvénient ?

— Non. Ty ?

— Oui ?

— Je suis amoureuse de toi, avouai-je, rougissante mais soulagée.

— Quel veinard je fais. Je t'aime aussi, Claire. Enfin, tes sandwiches et toi.

— Quel romantisme, me moquai-je.

Il répondit d'un sourire, puis déboutonna mon jean et glissa sa main dans l'ouverture. Son index et son majeur me caressèrent par-dessus ma culotte. Un gémissement m'échappa et je fermai les yeux, le souffle court, prête à succomber à mon désir. Ty enfouit sa tête dans mon cou et embrassa ma peau. Sur ma cuisse, je devinais son sexe tendu. Ses doigts bougèrent sur mon sexe, me rendant haletante. Il poussa son index un peu plus fort, toujours au-dessus du tissu, et effleura mon entrée.

— Laisse-moi te débarrasser de ça, proposa-t-il.

J'eus à peine le temps de réagir qu'il se tenait au pied du lit et tirai sur le haut de mon jean. Ma culotte suivit le même chemin. Avant qu'il ne se rallonge, je me redressai et, à genoux devant lui, lui retirai sa serviette de bain. Je passai ma main sur son sexe, m'attardant volontairement sur ses bourses. Il grogna de frustration, avant de me rejoindre sur le lit et de m'attirer dans ses bras.

— J'espère qu'il y a des préservatifs dans ce trou à rat, bougonna-t-il en tendant la main vers le chevet.

Il manqua d'en arracher le tiroir et, par miracle, trouva une protection.

— C'est juste pour cette nuit, précisa-t-il.

— Je te demande pardon ? m'étonnai-je d'une voix blanche.

— La capote. Juste pour cette nuit. La prochaine fois qu'on fera l'amour, on sera dans un hôtel de luxe, en pleine nuit, dans la piscine extérieure et on aura débattu tous les deux de nos tests sanguins.

Je le repoussai et le forçai à s'allonger sur le lit.

— Et si je préfère faire l'amour dans ta chambre, chez toi ?

Je lui arrachai le préservatif des mains et ouvris le sachet. Ty me fixa avec convoitise et envie, observant chacun de mes gestes.

— On part en tournée d'ici à quinze jours et pour six mois. Si tu crois que je vais pouvoir patienter si longtemps, c'est me donner beaucoup de crédit.

— Oh ! grimaçai-je. Pour ton concert de Londres, alors ?

— C'est dans quatre mois. Je me fiche du lieu, Claire. Je veux juste être en toi aussi souvent que possible.

Je posai le préservatif sur son sexe et, tout en fixant Ty droit dans les yeux, le déroulai. Sa respiration devint plus lourde et les traits de son visage se détendirent.

— Boston ?

— Hors de question, grogna-t-il.

— Los Angeles ? Vancouver ?

Je me positionnai juste au-dessus de lui, caressant son sexe avec le mien. Ty saisit mes hanches durement au bout de quelques secondes pour me faire arrêter.

— Ici. Et maintenant, m'intima-t-il. Je veux que ce sweat me rappelle quelque chose de vraiment sympa.

Je descendis lentement le long de son sexe. Tout doucement, il prit possession de moi, et un silence inédit se fit entre nous. Je baissai mon visage vers le sien et déposai un baiser furtif sur ses lèvres.

— Sympa ? C'est tout ? demandai-je.

Pour toute réponse, Ty enroula sa main autour de ma nuque et m'attira violemment contre sa bouche. Il m'embrassa avec force et désir, pendant que je commençais à onduler des hanches. Un

grognement se coinça dans sa gorge et son autre main se crispa sur ma taille, me poussant à ralentir le rythme. Il s'écarta de mes lèvres et je soudai mon front au sien.

— Tu es capable de me faire jouir en deux secondes. C'est très mauvais pour mon image, plaisanta-t-il.

— C'est très bon pour mon ego, Ty.

Je repris mon mouvement, allant et venant au-dessus de lui. Je me sentais puissante et unique. Voir Ty me sourire et me regarder avec émerveillement décuplait ma détermination. J'étais guidée par mon seul désir.

— Tu donnes le rythme, murmura-t-il.

— Il paraît. Il paraît que c'est ce que tu aimes chez moi.

— Je t'aime tout court, répondit-il.

Il se redressa brutalement, et je me retrouvai sur ces genoux, au bord du lit. Il prit mon sein droit dans sa bouche et je criai son prénom.

— Bouge, m'ordonna-t-il. Vite et fort.

Ty me souleva, avant de me faire retomber sur lui, m'arrachant un nouveau cri de plaisir. Mon ventre se contracta dans une délicieuse douleur. Mon orgasme avait rattrapé ma volonté. Il était là, puissant et dévastateur, et il n'appartenait qu'à Ty.

Le rythme s'accéléra et je sentis mon amant se tendre sous moi. Il murmura mon prénom dans une interminable prière. J'enfouis mes mains dans ses cheveux et tirai dessus. Ty ne cilla pas et, au contraire, m'encouragea à le chevaucher de plus en plus vite. La chaleur de nos deux corps réchauffa la petite chambre et, soudain, dans un dernier mouvement saccadé, Tyler enfouit sa tête dans mon cou et jouit en moi. Je m'effondrai quelques secondes plus tard sur lui, ses cheveux emmêlés autour de mes doigts.

Ty me serra contre lui et me fit allonger sur le lit. Il se débarrassa du préservatif et s'installa derrière moi. Il enroula ses bras autour de ma taille et attira mon dos contre son torse brûlant.

— Te voilà coincée avec moi, murmura-t-il sur mon épaule.

— L'histoire de toute ma vie, ripostai-je.

— L'histoire de toute notre vie, corrigea-t-il dans un sourire. Et je t'aime vraiment.

— Tout court ? souris-je, soudainement nerveuse.

— Tout court, oui. Ici et maintenant.

Nous avons dû somnoler, car, à notre réveil, les rayons de soleil éclairaient la chambre. Tyler émit un grognement désapprobateur. Se lever, pour lui, était un supplice.

— Il est l'heure d'y aller, dis-je à voix basse.

— Il est l'heure que tu t'allonges sur le lit et que je te fasse l'amour.

— Je te ramène à New York, d'abord.

Il se retourna et enfonça sa tête dans l'oreiller. Tyler Tanner, éternel gamin mal luné du matin. Et, comme avec un enfant, je devais marchander.

— Ton plat préféré ce soir, si tu te lèves dans dix secondes.

Il se tourna lentement vers moi et m'adressa un regard lourd de sous-entendus. Je lui lançai son sweat au visage et levai les yeux au ciel.

— Il faut qu'on y aille, Ty. Le groupe attend. Tes fans aussi. Je sors avec une rock star, pas avec un fainéant.

Il se redressa vivement et, sur ses genoux, approcha de moi. J'essayai d'agrafer mon soutien-gorge, espérant le faire, malgré un Ty nu et très désirable, avec naturel et décontraction. En vain. Je m'agaçai dessus, et soupirai.

— Tourne-toi.

Je m'exécutai et Ty agrafa mon sous-vêtement. Alors que je m'apprêtais à m'éloigner, il me retint en tirant sur une des bretelles.

— Cette rock star a de la chance, chuchota-t-il.

— Je trouve aussi. Mais ça ne m'empêchera pas de lui botter les fesses si elle continue à prendre du retard sur son album.

— Essaie un peu pour voir, me défia-t-il.

— Sinon, je peux aussi mettre des cornichons dans tes sandwiches.

Il se contenta de sourire, imperméable à mes tentatives de menaces. Il prit mon visage entre ses mains et l'approcha du sien pour y déposer un baiser furtif.

— Coincée avec moi, me rappela-t-il en me libérant.

— Coincée avec toi, abdiquai-je.

Je ne retournai pas à Boston. J'appelai Diane, qui eut la politesse de faire comme si elle était surprise, pendant environ trois secondes. Ensuite, elle éclata de rire en décrétant que Ty était vraiment futé.

Notre retour à New York se fit sans encombre. Je ramenai Ty au studio, et Paul, le manager du groupe, me remercia d'un mouvement de tête. Si ce dernier avait eu des doutes sur notre relation, il n'en eut plus un seul quand Ty décida d'interrompre une prise d'enregistrement pour m'embrasser. La séance dura jusqu'à tard dans la nuit.

C'était l'inconvénient avec Ty : la musique lui faisait oublier le temps qui passait. A bout de force, j'avais fini par m'endormir sur un des fauteuils de la cabine d'enregistrement, recouverte du sweat trop grand de Ty.

— Claire ? murmura-t-il.

Il passa le dos de sa main sur ma joue et déposa un baiser sur mon front. Je grimaçai et frottai mes yeux. J'aurais pu dormir ici, dans cette position inconfortable, pendant encore deux bonnes heures.

— On rentre, m'expliqua-t-il. Tu viens chez moi ?

Il se tenait agenouillé devant moi, sa barbe de plus en plus fournie, ses yeux fatigués mais rieurs. Je détestais qu'il soit si beau avec si peu de sommeil. La vie était injuste.

— Je vis chez toi, Ty. Je suis ta cuisinière, rappelle-toi.

— Je sais. Je trouvais ça plus élégant que « Tu couches avec moi ? » J'ai voulu faire classe.

— Quel gentleman, raillai-je. J'ai besoin d'une douche.

— Tu viens chez moi ? répéta-t-il avec un sourire enfantin.

Je le fixai, avant d'éclater de rire. Malgré le dernier tournant de notre relation, Ty et moi avions conservé certains de nos automatismes. Ces plaisanteries douteuses en étaient un. Mon rire nerveux en était un autre.

Je me relevai péniblement de mon fauteuil. J'étais ankylosée et frigorifiée. Ty ajusta son sweat sur mes épaules et ajouta un gilet épais en laine.

Le gilet en laine le plus moche au monde. Celui que je lui avais tricoté.

— Allons dormir, suggéra-t-il. Paul a proposé au groupe de faire relâche pour une journée. Josh avait un rendez-vous, et Peter doit régler un problème de fuite chez sa voisine.

J'arquai un sourcil dubitatif. Ty esquissa un sourire, mais garda son sérieux. Peter surgit derrière lui et lui assena une tape sur la tête.

— Rentrez dormir... ou faire ce que vous avez à faire. Cinq ans, c'est long, dit ce dernier.

— La ferme ! rit Ty.

— Claire, je suis franchement ravi que tu sois revenue. Ce mec était en train de devenir un sale type. Quand je pense qu'il a monté cette histoire de prison pour t'attirer. Tu ne peux pas amener une fille au restaurant comme tout le monde ? Ou provoquer une fuite ?

— Je croyais que la fuite venait de ta voisine ?

— Non. Mais elle refuse de dîner avec moi, sous prétexte que je n'ai pas une vie normale. Alors, je provoque le destin.

— Et c'est moi le type pathétique ? rigola Ty.

— Cinq ans, mec. Cinq ans...

Il lui tapota affectueusement l'épaule, puis enfila son Perfecto. Peter m'adressa un sourire avant de m'embrasser sur la joue avec affection. Ty se racla la gorge, puis, tout sourires, enroula son bras autour de mes épaules.

— Elle est à moi, affirma-t-il.

— Claire, quand tu auras retrouvé tes esprits, je t'inviterai à dîner, le provoqua Peter.

— Tu sais que je suis en mesure de te faire virer du groupe ? renchérit Ty.

Pour toute réponse, Peter leva son majeur et le fixa avec défi. Il y avait bien trop de testostérone dans cette pièce. Je réprimai un bâillement et Ty me guida vers la sortie. La neige tombait en flocons légers sur New York. Je frissonnai déjà et resserrai mes bras autour de moi.

— J'ai fait demander la voiture, m'expliqua-t-il en revenant vers moi.

Il enroula ses bras autour de moi et attira mon dos contre son torse. Il nous berça quelques instants, chantonnant un air inconnu à mon oreille. D'ici à deux jours, il me la ferait entendre, accompagné de sa guitare, les yeux rivés au sol, intimidé comme au premier jour où je l'avais forcé à interpréter un morceau.

La voiture se présenta à la porte et Ty se précipita à l'extérieur. Quand il réapparut, il tenait un parapluie à la main. Gagner un Grammy¹ ne l'aurait pas rendu plus heureux. Je levai les yeux au ciel et me dirigeai à mon tour vers la porte. Ma rock star de petit ami ouvrit le parapluie et enroula son bras autour de ma taille pour nous abriter.

— Coincée avec moi, murmura-t-il.

— Coincée avec toi, dis-je, le sourire aux lèvres.

L'histoire de toute ma vie. Etre coincée avec lui.

¹. Récompenses musicales américaines, décernées chaque année, et qui honorent les meilleurs artistes dans le domaine de la musique.

Harlequin HQN[®] est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2016 Harlequin S.A.

Conception graphique : Aude Danguy des Déserts

©RoyaltyFree/Shutterstock/Ksenia

©RoyaltyFree/Shutterstock/catary

ISBN 9782280360999

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85 boulevard Vincent Auriol -75646 Paris Cedex 13

Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr

EMILY BLAINE

Amis ou amants ?

Trois mois. Cela fait trois mois qu'elle a coupé les ponts avec Tyler Tanner. Tyler, son meilleur ami, l'homme avec qui elle a partagé le quotidien des tournées de concerts pendant cinq ans, l'homme qu'elle a vu changer et devenir odieux avec la célébrité, l'homme dont elle est naïvement tombée amoureuse. Une seule nuit passée ensemble a suffi à lui ouvrir les yeux sur son erreur. Désormais, elle doit se désintoxiquer et apprendre à vivre sans lui. Mais, alors qu'elle commence à croire qu'elle peut y parvenir, le destin remet Tyler sur sa route...

Auteur de la série phénomène « Dear You », de *Colocs (et plus)* et *Colocs (et rien d'autre)*, **Emily Blaine** est devenue, avec plus de 170 000 romans vendus, la reine incontestée de la romance moderne à la française.

